

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuillet 140*  
*Lundi 7 décembre 2020*

**ALBERT BESSIÈRES, S. J. (1877-1952)**  
**RÉCITS ET EXPÉRIENCES EUCHARISTIQUES (17)**  
« INTER LILIA »

**Louis MANOHA (1904-1914)<sup>1</sup>**

I. - Les premières années	2
II. - A l'école libre	14
III. - A la maison	20
IV. - A l'église	26
V. - Les dévotions de Louis	32
VI - Caractère de Louis	39
VII. - La Croix	43
VIII. - La dernière maladie et la mort	45
Epilogue	55

---

<sup>1</sup> *Nos seigneurs les tout-petits*, (Casterman, Tournai, muni de l'Imprimatur donné à Tournai le 16 juin 1923), pp. 83-142.

Récit reproduit avec l'autorisation du Père François-Xavier Dumortier, ancien Provincial de France de la Compagnie de Jésus, en date du 13 janvier 2009.

# Louis MANOHA (1904-1914)

## CHAPITRE PREMIER LES PREMIÈRES ANNEES

« *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui.  
Il fait paître son troupeau **parmi les lis.** »  
« *qui pascitur **inter lilia** »  
(Ct 2, 16).**

« *Considerate lilia agri... »  
« *Voyez les lis des champs comme ils grandissent.* »  
(Mt 6, 28).*

L'enfant dont allons raconter la vie, si courte mais si pleine, vint au monde à Chapotier, dans la commune de Saint-Alban-d'Ay (Ardèche), le 12 novembre 1904.

Chapotier est une ferme isolée, en pierres grises, cernée par les bois, à mi-pente d'une haute colline abrupte, où s'étagent des terres cultivables conquises sur la forêt et soutenues par de grands murs. Autour de la maison quelques arbres fruitiers, des cerisiers et un poirier qui, de loin, cache une des fenêtres. - De l'aire, qui est à l'est, la vue s'étend jusqu'aux Alpes, que les gens appellent les montagnes du matin, parce que le soleil se lève de ce côté. - En face, de l'autre côté de la vallée, quelques murs démantelés surgissant des sapins : c'est le château de Seray, dont les légendes sont contées le soir autour de l'âtre. - Au sud-ouest, le mont Chaix, qui cache Lalouvesc et le tombeau de saint François Régis. - A l'ouest, une châtaigneraie coupée de prés, de terres cultivées, de bouquets de pins et de genêts. - Au fond de la vallée, non loin du ruisseau qui trotte vers l'Ay, quelques villages, paquets de maisons aux tuiles fauves parmi les cerisiers et les pommiers.

En arrière de la ferme, un petit pré monte jusqu'au bois, arrosé par une fontaine envahie de cressons et de longues fontinales. Une écluse de bois permet d'arroser la prairie. Sur l'eau se penchent deux osiers très vieux, dont Louis coupait les branches flexibles pour la confection de ses croix.

Plus haut, des pins, des bruyères, des genévriers et des genêts, entre lesquels pousse cette belle herbe, pleine de fleurs capiteuses, thym et serpolet, digitales pourpres et campanules, œillets roses et lis sauvages, où Louis conduisait son troupeau : deux vaches et quelques brebis. La ferme, aujourd'hui abandonnée, contient deux chambres modestes : la cuisine et la chambre à coucher au-dessus de l'étable aux bestiaux. L'immense horizon de bois et de montagnes aperçu de ce haut lieu, l'absolue solitude, le silence des bois, qui cernent l'étroit domaine, tout fait songer à un de ces ermitages que les solitaires des premiers siècles construisaient au sommet des montagnes, au cœur des forêts, pour y vivre loin des hommes et près de Dieu.

A la belle saison, toute la tribu des oiseaux chanteurs : tourterelles et alouettes, pinsons et chardonnerets, roucoulent, sifflent, chantent, de jour et de nuit, autour de la solitude de Chapotier.

La campagne varie sa parure et change son costume à chaque saison. Au printemps ce sont de grands rectangles de colza aux fleurs d'or ; cerisiers, poiriers et pommiers émergent sur le vert des prés en îlots de neige. Puis, voici la saison des genêts. Ils fleurissent d'abord dans la plaine, envahissent, peu à peu, de leur vague d'or, les collines et finissent par submerger les flancs de la montagne, où ils se mêlent au flot bleu et rose des bruyères. Enfin les blés et le peuple immense des épis s'emparent de la plaine et des coteaux. Voici novembre. Les bois passent par toutes les nuances du prisme, du violet et de l'indigo au rouge pourpre, jusqu'aux jours où tous les arbres seront d'albâtre, où la forêt se vêtira de blanc, ainsi qu'une reine, pour accueillir le cortège des rois Mages.

La famille Manoha est de Saint-Romain-d'Ay, où est vénéré le très antique sanctuaire de Notre-Dame d'Ay bâti tout au fond de la vallée, au bord du gouffre rocheux que creuse un torrent.

Le lendemain de sa naissance, Louis recevait, avec le baptême, les noms d'Hippolyte-Emmanuel-Louis.

Troisième enfant d'Hippolyte-Emmanuel Manoha et de Marie-Louise Charlon, un petit frère et une petite sœur, Joseph et Marguerite, l'avaient précédé. Joseph n'avait fait qu'effleurer la terre et s'était envolé. Marguerite devait être la compagne, la protectrice, la confidente de Louis.

\*

\*\*

Les deux familles Charlon et Manoha, de vieille souche chrétienne, conservaient fidèlement les fermes traditions de foi des aïeux, remueurs de terre.

Le grand-père paternel de Louis, M. Manoha, resta huit ans aveugle. Il avait constamment le chapelet à la main et, le dimanche, chantait pieusement les psaumes latins des vêpres qu'il savait par cœur.

La grand'mère maternelle, *Eugénie Charlon*, morte en 1886, était digne de ce patriarche. On ne manquait jamais à son foyer les prières du matin et du soir. Pendant le mois de mai, elle dressait elle-même un petit oratoire en l'honneur de la Sainte Vierge. Les enfants l'ornaient de fleurs. L'un d'eux lisait le mois de Marie. On terminait par une dizaine de chapelet.



Les épreuves ne manquèrent pas à maman Eugénie. Les petits l'entendaient répéter lentement, les yeux sur le Christ de l'âtre : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Sa consolation et sa patience étaient en la sainte communion. Les jours où elle avait communié elle apparaissait transfigurée. Sa mort fut admirable.

Le dernier moment venu on lui vit tendre les bras, faire effort pour s'élaner vers des personnages invisibles. En même temps, un sourire d'une beauté surnaturelle illuminait son visage. Elle rendit son âme à Dieu dans ce sourire.

Son second mari, *Joseph Charlon*, était un brave chrétien. Ses dernières années furent celles d'un prédestiné. Chaque soir avant de se coucher, quelle qu'eût été la fatigue du jour, il ajoutait à la prière commune plusieurs dizaines de chapelet pour ses enfants, afin que Dieu les gardât de tout mal. Avant d'enfoncer la charrue dans le sillon, il s'armait toujours d'un large signe de croix.

En octobre 1915, tombé gravement malade, il souffrit d'atroces douleurs trois mois durant. Les plaintes que lui arrachait la souffrance se mêlaient d'actes de résignation. Pendant ses longues insomnies on l'entendait réciter ses prières du matin et du soir, l'acte de contrition, le chapelet, appelant à son secours la bonne Vierge et notre petit Louis, l'ange du foyer, parti vingt mois auparavant, à l'âge de neuf ans, pour les terres du paradis.

Plusieurs fois on l'entendit s'écrier : « *C'est toi qui es là, mon petit Louis. Que tu es beau ! Tu ressembles aux anges du bon Dieu. Que fais-tu près de lui ? Tu le pries pour nous, n'est-ce pas ? Que ton sourire est beau ! Reste un moment avec ton grand-père... Nous serons bien ensemble là-haut, si le bon Dieu me fait miséricorde.* »

La mère de Louis, qui soigna le bon vieillard pendant cette dernière maladie, dit « *qu'il parlait souvent de ce qu'il voyait* », cela avec un calme et un naturel excluant toute pensée de délire :

« *Louise, tu ne vois rien, toi ?*

- *Non ; vous non plus, vous ne voyez rien ; vous vous imaginez voir quelque chose.*

- Non, non, je ne l'imagine pas. J'ai vu souvent le petit Louis ; je le vois surtout lorsque je souffre beaucoup ; à côté de lui, il y a de petites têtes d'anges. Puis, un bon vieux qui est venu près de mon lit et qui m'a regardé en souriant. Il avait une belle barbe blanche ; dans sa main droite, une scie ; sous son bras gauche, une varlope. C'est peut-être saint Joseph, mon patron. Je comprends ce que cela veut dire. Il vient m'avertir qu'il faudra bientôt une scie et un rabot pour mon cercueil... Cela ne me fait pas peur... Je crois que sur la terre je n'ai pas d'ennemis, et j'ai des amis qui m'attendent là-haut ; je vais les rejoindre, nous vous attendrons... Le bon Dieu peut me prendre quand il voudra... »

Il mourut le 26 décembre 1915, en un élan d'amour qui brisa le dernier lien. Saint Joseph avait dû mourir ainsi.

Un jour, tous, grands et petits, les foins séchés et les froments rentrés, partaient par les chemins pierreux et les sentiers de la forêt vers le sanctuaire de Notre-Dame d'Ay ou le tombeau de saint François Régis. On communiait, les petits passant les premiers, puis on dînait sous les sapins, où les myrtilles mûrissaient leurs baies noires.

La population de Saint-Alban-d'Ay, le village de la vallée, est foncièrement chrétienne. « *Quand j'étais jeune, écrit Frère P. G., j'ai souvent entendu dire que deux hommes seulement n'y faisaient pas leurs Pâques, Aux grandes fêtes, il y avait de nombreuses communions. Il en est à peu près de même aujourd'hui. Presque tous les enfants vont aux écoles libres : « Nous ne voulons pas que nos enfants apprennent à vivre comme des bêtes », disent les braves gens* ».

*Un chrétien est une fleur divine, un Dieu en fleur.*

On avait dit cela à Louis.

Vers l'âge de six ans, il rencontre un enfant non baptisé.

« *Voilà un enfant qui grandit bien, dit maman.*

- *Oh ! maman, réplique Louis, il n'est pas baptisé. Il porte un gros diable noir dans son cœur comme en l'image du catéchisme. Qu'il est donc malheureux !... Il ne le sait pas. S'il le savait, au moins ! Maman, ne lui souris pas. C'est trop triste de savoir qu'il*

*n'appartient pas au bon Dieu et qu'il a un diable pour compagnon ! »*

Louis ne craint rien tant que de ternir la robe de son baptême. Quelques jours avant sa mort, il dit à sa mère : « *Maman, je m'en vais vers le bon Dieu... Tu ne crois pas que je vais vers le bon Dieu ? Si, si, va, j'en suis sûr. D'abord je n'ai pas fait de péché mortel... Je le sais. D'ailleurs j'ai dit tous les péchés que j'ai faits... Tu les connais bien...*

*« La mort ne me fait pas peur. Et même si j'avais commis de gros péchés, le bon Dieu me pardonnerait ; il a bien pardonné au bon larron... Ce qui me fait de la peine, c'est de penser que tu vas tant pleurer après ma mort. »*

\*

\* \*

Or, c'est Marie qui garde blanche la robe des petits enfants. Pour Louis, Notre-Dame est la maman du ciel. Encore au berceau, lorsqu'il aperçoit une statuette de la Vierge, ses mains se tendent pour la saisir ; si elle est loin, il faut la rapprocher. Alors il la saisit, l'embrasse. Maman a découvert ce moyen de faire cesser ses larmes et de l'endormir.

Quand il s'éveille, son premier regard est pour la statuette. Si elle est là, il reste tranquille, et pendant des heures lui gazouille une chanson qui n'a qu'un couplet :

*« L'amou, mo sainto Vierdzo, mi.*

*Je l'aime, ma sainte Vierge, moi. »*

Maman lui a appris à joindre ses petites mains et à prononcer avec piété les noms de Jésus, de Marie, de Joseph et de son patron, saint Louis de Gonzague.

Mais bientôt, ces invocations sont trop courtes. Vers trois ans et demi, Louis sait toutes ses prières, sauf les litanies.

Pour les réciter, il croise ses mains sur sa poitrine, baisse les yeux ou les fixe sur la statue de la Sainte Vierge. La petite sœur ne se tient pas toujours aussi bien. Alors, Louis lui frappe doucement

l'épaule : « *Le bon Dieu te regarde, Marguerite, et toi tu ne le regardes pas.* »

Vers quatre ans, grande dispute avec la sœur : « *Marguerite, c'est toi qui dis toujours la prière. Je veux la dire à mon tour.* » Le grand-papa, pris pour arbitre, décide que les enfants feront la prière chacun à son tour. L'orage se calme.

Quelques jours plus tard, un Frère Mariste fait une visite à Chapotier : « *Louis, sais-tu ta prière ?* » Le petit homme grimpe sur une chaise pour prendre de l'eau bénite, s'agenouille, fait un beau signe de croix et récite la prière du matin sans hésitation. Après quoi, il étale ses trésors : ses images de piété, sa statue de la Vierge : « *Qué méou, co. C'est mien, cela, tout cela.* »

L'oncle religieux exilé lui a envoyé d'Amérique des gravures représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il se les fait d'abord expliquer minutieusement ; puis, chaque jour, se rend dans sa chambre, étale les images sur son petit lit et se répète la leçon. Un jour, l'entendant pleurer à chaudes larmes, la mère accourt. Louis tient à la main l'image du crucifiement.

« *Maman, s'écrie-t-il au milieu d'un flot de larmes, maman, pourquoi ces hommes-là crucifient-ils le bon Dieu... ? Je ne veux pas, moi, qu'ils le crucifient... Je ne le veux pas ! Qu'est-ce qu'ils leur a fait pour qu'ils lui enfoncent des clous aux mains et aux pieds ?...* »

Ce disant, il déchire énergiquement de ses petits ongles la tête des bourreaux.

La même scène se renouvelle plusieurs fois, un jour surtout où il a reconnu Notre-Seigneur dans le fils du maître de la vigne lapidé par les vigneron.

La famille conserve les deux images qui portent la trace des petits ongles vengeurs.

Les oiseaux sont faits pour chanter. Louis aussi. Les pinsons nombreux sur les cerisiers de l'enclos l'entendent chanter, du matin au soir, des cantiques à l'Eucharistie et à la Sainte Vierge et lui répondent de leur mieux.

Les litanies de la Sainte Vierge lui paraissent d'une beauté incomparable. Il a obtenu que le dimanche soir et les jours de fête on les chante en famille avant de se mettre au lit.

La première fois qu'il est admis à répondre aux litanies de la Sainte Vierge - vers trois ans - on ne peut le faire cesser de dire « *priez pour nous* ». Il faut lui accorder deux « *priez pour nous* » pour chaque invocation.

Quelques mois avant sa mort, il entreprend un long travail, l'encyclopédie de ses chants préférés. Il faut pour cela un beau cahier et de belles lettres.

« *Maman, je m'applique beaucoup à ce cahier de cantiques. D'abord pour moi, parce que je les aime, mais aussi pour mes enfants de chœur quand je serai prêtre. Je leur montrerai mon cahier, ça leur donnera l'idée d'en faire autant.* »

\*

\* \*

« *Quand je serai prêtre !* » Avant six ans, Louis a déjà de grands projets : devenir prêtre ou religieux. A mesure qu'il grandit, cette pensée domine tout.

Vers trois ans et demi, il remarque pour la première fois le prêtre à l'autel. Il a déjà assisté plusieurs fois à la messe. Cette fois il *remarque* ce qui s'y fait. Ses petits yeux ne perdent rien des gestes du prêtre. Arrivé chez lui, il veut avoir *sa messe*. Une ferme de campagne se prête mal à des exercices liturgiques. A force de persévérance, les obstacles sont écartés et les offices commencent. Le *célébrant* a son calice, une hostie, des burettes, un pupitre, un missel, même un encensoir, car on ne célèbre en sa chapelle que des grand'messes chantées.

Le calice est un beau verre en cristal taillé. On le recouvre d'un carton blanc sur lequel est étendue une étoffe de couleur.

Louis a sculpté de son couteau un pupitre.

Le missel importe moins, le *célébrant* de quatre ans ne sait pas lire. Il y a néanmoins un missel, par respect pour la liturgie, c'est un recueil de cantiques légué par l'oncle religieux.

Où s'installer pour ne déranger personne. Voici : pour autel, la dalle de pierre qui ferme l'entrée du four à pain. A droite du célébrant, les *chantres*, ou plutôt la *chanteuse*, la petite sœur Marguerite. Il faut des assistants. Marguerite mobilise toutes ses poupées, jeunes et vieilles, et même le petit cheval de bois.

On a aussi essayé du prône. Mais Marguerite s'étant permis de contredire le prédicateur, celui-ci la juge indigne de la bonne parole et l'abandonne à son ignorance.

On se souvient de ce premier sermon. Comme Marguerite est un peu étourdie, grand-père l'a grondée : elle tournait la tête à l'église : « *Tête de girouette* », a-t-il dit. Louis s'empare du texte et le développe : « *Tête de girouette.* » - « *A l'église il faut être recueilli, modeste, ne pas regarder à droite et à gauche, ne pas faire la girouette...* » Mais Marguerite proteste énergiquement : « *Ce n'est pas moi.* » Le sermon n'a jamais eu de péroraison.

Louis termine sa messe par le salut du Saint-Sacrement. La nécessité, mère des inventions, a transformé en encensoir une vieille poivrière de buis. Il ne manque plus rien.

La grand'messe et la bénédiction sont suivies d'une procession solennelle. On fait le tour de l'aire ; on s'aventure parfois jusqu'au verger ou au bois, en chantant des cantiques et en jetant des fleurs sur le passage du bon Dieu, qu'on ne voit jamais mais qui pourtant est toujours là. C'est pour lui qu'on a fait provision de fleurs de genêts et d'églatier, pour lui qu'on a rempli une corbeille de trèfles blancs, de marguerites, de bugloses, de poligalas et de pensées sauvages aux pétales de velours violet et or.

Il n'est point de belle procession sans bannière. Louis a fixé au bout d'une tige de châtaignier un grand carré de percale où est épinglée une image de la Vierge. Quand souffle le vent d'autan, le porteur est en grande angoisse et résiste de son mieux aux rafales. Mais la procession ne dévie pas d'un pouce de l'itinéraire décrété.

C'est ainsi qu'on tient ses résolutions. Et il faut chanter plus haut que le vent. Sans cela, où serait le mérite ?

On a inspiré à Louis une vive dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. Il sait qu'il faut saluer les croix des chemins par ces paroles : « *Je vous salue, ô sainte Croix, qui avez porté le Roi des rois* » ; il ne manque jamais à cette pratique et accompagne son invocation d'un lent signe de croix. Mais il n'y a pas assez de croix, bien qu'elles soient nombreuses autour de Saint-Alban.

Louis en fabrique de petites en tiges d'osier et les plante partout dans les champs, le long du chemin par lequel on vient à la maison. Aux endroits les plus en vue, il installe un grand calvaire cloué sur une planche.

Ce calvaire se compose d'un rectangle d'écorce dure sur lequel sont fixées trois croix d'osier. La croix du milieu, celle de Jésus, domine les autres, comme il convient. On déplace souvent le calvaire pour que tous les chemins en soient sanctifiés. Quand la famille descend au bourg, Louis emporte son calvaire et l'érige au bas de l'escalier. Il faut se signer chaque fois qu'on monte ou qu'on descend. Louis ne tolère pas un oubli et tout le monde obéit, car les petits qui sont, nous dit Jésus, les maîtres du royaume des cieux, le sont aussi quelque peu du royaume de la terre.

Ainsi donc, lorsqu'un membre de la famille passe devant les croix, il doit réciter une invocation. La consigne est formelle. Maman n'échappe pas à la loi. Si par mégarde, elle ne donne pas un signe caractérisé de dévotion :

« *Maman, tu n'as donc pas vu mon calvaire ?* proteste Louis.

- *Mais si, je l'ai vu, mon enfant.* »

- *Alors, pourquoi n'as-tu pas fait le signe de croix ?* »

Maman répare l'oubli, et Louis joyeux : « *Tu es bien sage, maman, oui, bien sage !* »

Les croix plantées, il faudrait les bénir. Un obstacle se présente : maman ne veut pas donner d'eau bénite, car c'est là chose sainte. Il faut se contenter de l'eau de la source, et avec une plume blanche, asperger pieusement les petites croix et les grandes.

A la suite de cruelles épreuves dont nous reparlerons, la famille, ayant quitté la ferme de Chapotier, descendit se fixer à Saint-Alban. Désormais, *pour dire ses messes*, Louis eut à sa disposition une vaste salle. Tout d'ailleurs était en progrès, Marguerite ayant confectionné une chape bleue ornée d'étoiles d'argent, une barrette d'officiant, blanche comme celle du Pape ! et rehaussée de galons d'or.

Une balustrade est installée qui sert de table de communion. Louis a sagement porté la loi que tous les fidèles doivent communier chaque fois qu'ils assistent à la messe.

Aux jours de congé, les camarades sont invités en qualité de *chantres*. L'Eglise s'enrichit encore d'un jubé formé de trois fagots de genêts. Les huit ou dix musiciens y grimpent et entonnent les chants liturgiques, tandis que Louis se retourne pour battre la mesure.

Les deux enfants ne manquent jamais de dresser leur crèche de Noël. Louis en est l'architecte. Marguerite excelle à froisser savamment le papier d'emballage mis en réserve et à lui donner les apparences d'une grotte merveilleuse. Quelques rameaux de sapin et de chêne, de la mousse, un peu de ouate ou de farine en guise de neige, des bougies en couleur que les enfants achètent de leurs deniers, et voilà bien une belle crèche. Avant le départ pour la messe de minuit, on dépose l'Enfant Jésus dans son berceau de paille ; auprès de lui la Sainte Vierge, saint Joseph, des anges, des bergers et toute une ménagerie. Le soir, les bougies allumées, la famille récite la prière et le chapelet devant le petit sanctuaire.

\*

\* \*

Mais Louis tient plus encore à entretenir dans son âme une belle crèche. Un jour, vers cinq ans et demi :

« *Maman, tu sais bien que je ne suis pas peureux ?*

- *Oui, mon enfant.*

- *Eh bien ! il y a une chose qui me fait très peur : le péché. Je voudrais tant ne jamais le commettre. Je ne veux pas être du nombre des bourreaux qui enfoncent des clous aux mains et aux pieds de Jésus. »*

Cette délicatesse de conscience lui fait détester toute parole déplacée. A peine âgé de quatre ans et passant dans les rues d'Annonay, raconte la maman, il entendit parfois proférer des jurons et même des blasphèmes. Il devenait aussitôt rouge comme une cerise, ses yeux se remplissaient de larmes et il répétait plusieurs fois en réparation : *« Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. »*

Cette horreur des propos grossiers et des blasphèmes lui inspirait une aversion insurmontable pour les cabarets. *« Pour le faire entrer dans une de ces maisons, ne fût-ce que pour quelques minutes, il eût fallu employer la force ou un ordre absolu. »*

*« Maman, je ne veux pas mettre les pieds dans la maison du péché, dans la maison où on jure. »*

Un jour de septembre, par une chaleur accablante, Louis fait une petite promenade avec un ami plus âgé. Passant près d'une vigne, celui-ci coupe deux raisins, en présente un à Louis. Fatigué, accablé de soif, il se laisse convaincre et mange la grappe. Mais, arrivé à la maison, il ne peut garder plus longtemps son remords :

*« Maman, j'ai volé un raisin, combien valait-il ? Je veux aller tout de suite réparer ma faute. »* On essaya vainement de le tranquilliser. Il partit tout de suite se confesser et préleva sur son trésor quelques sous qu'il déposa au tronc des pauvres.

Pour remonter de l'école à Chapotier, les deux enfants doivent traverser un grand bois très noir. Lorsqu'ils sont seuls, Marguerite a peur du loup et des vipères. Il y a bien aussi la grand'route de la vallée qui contourne le bois, celle que suivent les gamins du village, mais maman désire que les enfants ne se mêlent pas au troupeau où il y a quelques brebis moins blanches.

*« Ce soir, revenez vite par le raccourci du bois, dit-elle un jour, je vous paierai un bon goûter. »* Les enfants, soit peur, soit entraînement, font le grand détour avec les gamins, mais, pour

tromper maman, ils courent de toutes leurs jambes : « *Maman, tu vois, nous sommes venus directement par le bois, nous t'avons bien obéi.* » Maman paya le goûter. Mais, dès que Marguerite s'est éloignée, Louis ne peut plus garder sa faute : « *Maman, maman, nous venons de dire un gros mensonge, nous avons fait le grand tour et nous nous sommes dépêchés afin d'arriver plus vite. Pardonne-nous, nous ne mentirons plus jamais, jamais.* »

Un jour, il a ramassé dans la cour de l'école une gousse de haricots, piétinée, à moitié écrasée. Comme elle est d'une espèce très productive, il la met dans sa poche dans le dessein de la semer en son petit jardin. Arrivé chez lui, un scrupule l'arrête :

« *Crois-tu, maman, que j'aie fait un péché en la ramassant ? D'abord, si je ne l'avais pas ramassée, les autres l'auraient écrasée.* »

Il n'est heureux que lorsque maman a calmé l'inquiétude de sa conscience.

## CHAPITRE II A L'ÉCOLE LIBRE

« *Beati immaculati in via.* »  
« *Bienheureux ceux dont le chemin est immaculé.* »  
(Ps. 118, 1).

A cinq ans et demi, Louis entrait à l'école libre de Saint-Alban. La première journée ne fut pas longue. Sa mère le conduisit jusqu'à la cour et le confia au bon vieillard qui devait être son maître. Celui-ci lui demande son nom, s'informe des petits camarades qu'il connaît, puis offre des pastilles. Louis ne répond rien et refuse les bonbons. Ses yeux demeurent fixés sur la grande barbe du « *monsieur* » qui ne lui dit rien de bon.

Tout à coup, il part comme un trait, rejoint sa mère.

« *Maman, maman, je ne veux pas rester à l'école... Pourquoi ce monsieur a-t-il une si grande barbe ? Il me fait peur.*

- *Mon pauvre Louis, si tu ne vas pas à l'école, tu ne sauras jamais rien ; tu deviendras comme un petit âne avec de longues oreilles.*

- *Eh bien ! tant pis ; j'ai peur de la grande barbe.* »

Maman explique doucement que la barbe ne fait pas le moine. Le lendemain, Louis veut réparer sa faute. Il revient seul à l'école et va demander pardon de son caprice. Une seconde pastille scelle à jamais la réconciliation.

De son côté, le bon maître ne fut pas peu surpris de constater que ce nouvel élève savait toutes ses prières, les récitait comme un ange et lisait déjà couramment. Il a voulu rendre témoignage à la précoce sainteté de l'enfant : « *Je n'ai jamais rien eu à lui reprocher, c'était un élève parfait et sa piété était vraiment angélique.* »

« *La maladie contraignit souvent Louis, dit un autre de ses maîtres, à s'absenter de l'école. Ses progrès furent pourtant*

*rapides. Dieu lui avait donné une intelligence très vive et une extrême ténacité de volonté. Quand la leçon était difficile, il l'étudiait avec acharnement, ne s'accordant aucun repos qu'il ne la sût parfaitement. Je le voyais se donner des coups de poing sur le front en disant : « Bonté de bonté, il faudra que tu entres. »*

On avait à modérer cette ardeur qui menaçait de miner une santé fragile.

*« La prière, ajoute M. S., n'était pas pour lui la corvée qu'elle est pour quelques enfants. Sa tenue, sa manière de répondre, son recueillement élevaient l'âme. Le chapelet faisait ses délices. Il récitait aussi avec une ferveur visible la prière à saint Louis de Gonzague : Je prenais plaisir à le contempler immobile, les mains jointes, les yeux baissés, et me représentais ainsi Louis de Gonzague en prière. »*

A la maison, une fois au travail, rien ne le distrait, ni la conversation de ses parents, ni le bruit de la rue, ni les cris des petits amis jouant aux barres sur la route.

Ses livres ! ses chers livres ! Comme il les aimait et les soignait ! Pendant une longue maladie, vers sept ans, il disait à ses parents : *« Oh ! que cela me ferait de la peine de quitter mes livres ! Je les aime tant ! Si je meurs, il faudra les donner à un petit pauvre, n'est-ce pas, maman ? Ce sera comme si on les donnait au bon Dieu. »*

L'attention studieuse était plus grande encore pendant la demi-heure de catéchisme que les maîtres de l'école libre, continuateurs des traditions des bons Frères Maristes, faisaient chaque jour à leurs élèves. Explications et histoires étaient imperturbablement retenues et devenaient, le soir, l'objet de ses entretiens avec Marguerite et les amis de Saint-Alban.

Il était doué de cette curiosité qui est le commencement de la science. Il y eut même quelques excès dont un cheval et une toupie mécaniques payèrent les frais. Un problème se posait : D'où vient le mouvement ? Un coup de couteau dans l'appareil résolut le problème, mais le cheval et la toupie en demeurèrent frappés de paralysie.

Cette curiosité mettait parfois à dure épreuve la science de maman : « *Maman, comment s'appelle cette plante ? - Maman, le nom de cette pierre, le nom de cet oiseau qui chante ? - Maman, en quelle année fut bâti le château ? - Maman, comment a-t-on fait les vitraux de l'église ? - Pourquoi après un éclair y a-t-il toujours un coup de tonnerre ? - Comment peut-on distinguer une couleuvre d'une vipère ?* » Maman est censée tout savoir et recevoir de Dieu des lumières universelles.

L'histoire de France lui paraît d'abord peu utile : « *Voilà ! maman, on veut me faire étudier l'histoire de France ! Je me demande à quoi cela peut servir ? Qu'est-ce que cela fait que la France ait été gouvernée par Charlemagne, Louis le Gros ou Louis le Maigre !* » Ses idées changèrent vite, il se passionna pour l'histoire.

Il rêva de Napoléon et de l'épopée impériale. A ses amis il communiquait son admiration pour le grand homme :

« *Les Anglais vantent beaucoup leur Nelson ! Mais qu'est-ce que Nelson comparé à Napoléon ?*

- *Tu devrais d'abord nous dire ce que c'est que Nelson, réclame Léon.*

- *Nelson ! c'est un amiral anglais qui gagna la bataille de Trafalgar.*

- *Mais dans quels livres apprends-tu toutes ces choses ?*

- *Dans mes livres de classe d'abord, mes livres de prix ensuite et aussi... sur les images du chocolat d'Aiguebelle. Je regarde bien la gravure, je lis l'explication. Fais comme moi, tu apprendras beaucoup de choses.*

- *Moi, je mangerai d'abord le chocolat* », avoue Joseph.

Cette admiration pour Napoléon diminua lorsque Louis le vit s'attaquer au Pape : « *Il a bien mal fait de persécuter le représentant de Jésus-Christ ; le bon Dieu le lui a fait chèrement payer.* »

Un jour le maître écrivit sur le cahier de devoirs : « *Louis est un bon élève ; mais ces jours-ci il n'est pas aussi appliqué.* » Ce fut un coup de fouet : « *Tu vas voir, maman ; il ne marquera pas*

*cela une seconde fois.* » En effet, l'observation ne fut plus renouvelée.

Louis apprécie à sa valeur l'éducation chrétienne qui lui est donnée : *« Maman, que c'est triste de savoir que dans les écoles laïques, on ne parle jamais de Dieu aux enfants ! On leur enseigne la grammaire, l'histoire, la géographie, l'arithmétique ; c'est bien, cela aide à gagner sa vie. Mais l'autre vie, pourquoi n'en parle-t-on pas ? Elle n'est rien pour eux ? Ces pauvres enfants de l'école laïque, on les traite comme s'ils n'avaient pas d'âme, comme ma chèvre... Puisque nous avons une âme, puisqu'il y a un ciel et un enfer, c'est être méchant de n'en rien dire. Vois-tu, maman, j'aime beaucoup l'étude, mais je préférerais ne pas savoir lire que mettre les pieds dans ces écoles où on vous parle comme à des perroquets intelligents. »*

Et, un autre jour : *« Dis, maman, crois-tu qu'on va arriver à détruire toutes les écoles libres ? Moi, plutôt que d'aller aux écoles laïques, je préfère partir en Italie ou en Espagne. Je préfère même aller rejoindre mon oncle en Amérique. Jamais, jamais, je ne mettrai les pieds dans une école où l'on ne parle pas du bon Dieu... Il n'y a rien à faire... »*

L'application de Louis fut récompensée. En moins de vingt mois il est le premier de l'école ; de la *petite classe* d'abord. Ce jour-là, il ouvre la porte vivement pour crier son triomphe : *« Maman, maman, premier, premier ! Je suis premier ! »*

Puis se ravisant : *« Je suis le premier, mais je sais bien que je n'ai aucune raison d'être orgueilleux. Si j'ai un peu plus d'intelligence que d'autres, c'est le bon Dieu qui me l'a donnée, et s'il voulait, il me l'aurait vite retirée. Je suis content de réussir parce que cela te fait plaisir, n'est-ce pas, maman ? C'est pour toi que je vais continuer à travailler. Puis, si je désire devenir savant, tu sais pourquoi, maman ; tu sais bien que c'est pour devenir prêtre. »*

Il avouait plus tard avoir été un peu fier de ce premier succès. C'est un des petits péchés dont il demande humblement pardon à Dieu pendant sa dernière maladie.

J'ai consulté les camarades de Louis :

« *As-tu remarqué que Louis fût trop fier d'être premier ?* »

- *Oh ! que non ! il n'était pas fier ; il ne se croyait pas, il était content, voilà tout.*

- *N'était-il pas méprisant ?*

- *Non ! il ne l'a jamais été. Il était bien trop gentil pour cela. »*

Louis a travaillé jusqu'au complet épuisement de ses forces. Quelques jours avant sa mort, pouvant à peine se traîner, il pleure à chaudes larmes de ne pouvoir faire ses compositions.

Ses petits camarades l'avaient unanimement promu l'arbitre de leurs discussions. Au retour de la classe un groupe se formait dans la rue autour de la grande pierre qui forme un banc devant la maison : « *Louis, explique-moi ce problème, tu seras bien gentil. – Louis, tu es le juge, qui est-ce qui a raison ? - Louis, enseigne-nous la leçon du catéchisme, il y a des choses qu'on ne comprend pas. »*

La maman, Marguerite, ses anciens maîtres, ses camarades sont unanimes à dire qu'il raisonnait comme un grand jeune homme. J'ai interrogé ses petits amis. Voici leur témoignage : « *Quand Louis parlait de sujets sérieux, il ne papillonnait pas comme nous... Nous, nous disons un mot sur un sujet, un autre sur un autre, nous ne suivons pas une idée jusqu'au bout... Lui ne faisait pas ainsi... Il fixait les yeux dans le lointain, comme pour lire dans un livre que nous n'apercevions pas. Nous l'écoutions avec plaisir, mais nous n'aurions jamais pu raisonner comme il faisait... Il avait des idées bien au-dessus de son âge... Nous nous demandions où il les prenait. »*

En raison de ses progrès, il se trouva en contact journalier avec des enfants plus âgés. Quelques inconvénients auraient pu en résulter ; mais Louis avait sur tous un ascendant qui le préservait du danger.

Néanmoins, il éprouvait une répugnance invincible à fréquenter les élèves suspects et refusait catégoriquement de jouer avec eux.

Un jour, il s'amusait avec ses compagnons habituels. Un gavroche connu pour sa grossièreté se présente avec l'intention de prendre part au jeu : « *Va-t'en, dit vivement Louis, va-t'en, je ne veux pas jouer avec toi, tu parles trop mal.* » Et comme l'intrus ne se presse pas : « *Va-t'en, te dis-je, je ne veux pas te voir, va-t'en tout de suite.* »

Un jour, pour le taquiner, quelques « *grands* » amorcent une conversation légère. Louis les quitte aussitôt et rentre chez lui : « *Maman, ils se vengent de moi parce que je veux rester sage, et aussi parce que je suis malade. Ce n'est pas bien ce qu'on a dit devant moi.* »

Quelques jours après, un des drôles veut recommencer. Mais Louis l'interrompt, au premier mot, avec une telle vigueur que le malheureux rougit, balbutie et s'enfuit. On se tint pour averti.

Un jour pourtant un de ses meilleurs amis oublia la leçon. Louis prit un ton sans réplique : « *Tu sais, j'aime bien aller avec toi ; nous sommes grands amis, et je t'aime beaucoup. Mais il ne faut pas me dire ces choses que je ne veux pas entendre, autrement je n'irai plus avec toi. Je te le répète, fais attention de ne plus rien dire de ce que tu ne dois pas dire, autrement c'est fini, fini, tu ne seras plus mon ami, je n'irai plus avec toi, tu entends, sûr, sûr, ce sera fini.* »

« *En le voyant fréquemment en compagnie de tel grand élève que j'avais plusieurs raisons de suspecter, nous dit un de ses maîtres, j'éprouvai quelques craintes ; mais bientôt je m'aperçus que les rôles étaient renversés. C'était Louis qui dirigeait la conversation, donnait le ton, faisait du bien à son camarade. Celui-ci se laissa docilement diriger et devint rapidement meilleur.* »

### CHAPITRE III A LA MAISON

Louis ne fut pas toujours irrépréhensible. Il fallut parfois le reprendre et même le corriger. Maman avoue lui avoir donné quelques gifles quand il était petit. L'occasion : une chicane avec Marguerite, poursuite de poules ou de poussins, contravention à la défense d'aller à l'écluse, gaieté intempestive, etc. Presque toujours un avertissement suffisait. Dans les rares occasions où il fut nécessaire d'en venir à la correction, la même scène se produisait ; au lieu d'aller se cacher pour bouder, Louis tendait ses petits bras en implorant le pardon : « *Maman, la paix ! la paix ! faisons la paix ! je n'y reviendrai plus ! Pardonne-moi, sans cela je ne pourrai pas dormir.* »

Maman est pour lui l'objet d'un vrai culte. Le dimanche, après chaque office, il l'attend à la porte de l'église, la prend par le bras pour la conduire ainsi jusqu'à la maison. Un jour, M. le Vicaire manifeste son étonnement :

« *Louis, est-ce que tu vas mener ta maman par le bras jusqu'à vingt ans ?*

- *Eh ! qu'est-ce que ça peut vous faire, que je mène maman par le bras ? J'aime ma maman parce que c'est maman, voilà tout.* »

D'un naturel timide, c'est elle et elle seule qu'il prend pour confidente. Autour de lui on connaîtra fort peu de choses du travail de la grâce en cette âme privilégiée.

Très réservé avec les étrangers, c'est à elle qu'il confie ses secrets, ses projets de vocation ; ses petites joies, ses grandes peines et aussi ses péchés...

Elle l'aide à préparer ses confessions : « *Maman, aide-moi à faire mon examen. Tu sais bien ce que j'ai fait de mal pendant la semaine. Tu sais tout. Est-ce que ceci est un péché ?... Je sais que je t'ai fait impatienter parce que je ne mange pas assez. Mais, pauvre maman, je ne puis pas, je n'ai point d'appétit...* »

L'examen se poursuit ainsi, puis Louis prend joyeux le chemin de l'église pour continuer la conversation avec Monsieur le Curé.

Au retour, les pinsons sont moins légers que lui, et c'est encore maman, qui devient la confidente de cette Joie : « *Maman, je suis content. Là ! J'ai fait une bonne confession pour sûr, sûr. D'abord je n'ai pas eu peur de tout dire à Monsieur le Curé, parce que je sais que lorsqu'il est au confessionnal, il tient la place du bon Dieu. Je me confesse comme si je me confessais au bon Dieu* ».

Un autre jour : « *Maman, j'ai lu que Notre-Seigneur avait fait reposer saint Jean sur son cœur et qu'Il l'aimait beaucoup parce que saint Jean était vierge, qu'est-ce que cela veut dire ?* »

L'explication donnée : « *Eh bien ! maman pour que le bon Dieu me fasse reposer sur son Cœur, je veux être comme saint Jean. D'abord, tu sais que j'ai consacré à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge mon corps et mon âme, j'espère bien ne jamais leur manquer de parole. Je t'ai dit aussi que si je veux être prêtre, c'est pour vivre plus près du bon Dieu et m'appuyer sur son cœur. Si je n'ai pas assez de santé pour être prêtre, je resterai toujours seul avec toi.* »

\*

\* \*

Leurs entretiens font parfois songer à ceux d'Augustin et de Monique sur la plage d'Ostie. Les voici en promenade, le dimanche, après vêpres ou assis sur une plateforme gazonnée qui domine la vallée, à l'orée de la forêt. Le ciel est bleu ; les arbres en fleurs : « *Maman, regarde comme c'est beau ! Que le bon Dieu a fait de belles choses ! Cependant, tout ce que nous voyons n'est rien en comparaison de ce que nous verrons dans le ciel. Tu me l'as dit. Et ce bonheur dont nous jouirons ne finira jamais, jamais. N'est-ce pas, maman, qu'il vaut bien la peine de se gêner un peu pour s'y préparer ?* »

Autour de la maison les nids abondent dans les prés, les genêts, les buissons et les genévriers.

Or, le bon Dieu a pris la peine de nous recommander la bonté envers les animaux. Plusieurs enfants ignorent cela. On en voit qui détruisent les nids d'oiseaux et les œufs pour le plaisir. Louis défend de son mieux les passereaux, que Dieu nourrit de son blé. Un de ses camarades a découvert un nid de fauvette et pillé les œufs ; il se prépare à les briser. Louis lui déclare indigné : « *Si tu fais cette vilaine action, je te regarderai comme un enfant mal élevé et non comme un de mes amis.* »

Louis aime les larges espaces et les grands spectacles, où se déploie la magnificence de Dieu. Parfois il s'assied en face de la chaîne des Alpes sur le rocher où l'oncle religieux vient de me conduire à travers les sentiers pierreux :

« *Maman, comment s'appellent ces montagnes ?*

- *Ce sont les montagnes du matin.*

- *Oh ! qu'elles sont belles ; laisse-moi les regarder. - Et derrière ces montagnes, il y a encore des pays ?*

- *Mais oui, mon enfant, encore des pays, encore des montagnes ...*

- *Il faut bien que le bon Dieu soit puissant pour avoir créé un monde si grand... Cependant, tu m'as dit que la terre n'est qu'un petit point, comme une étoile... Moi, maman, j'aime à regarder tout ce que le bon Dieu a fait... Il a fallu qu'il nous aime beaucoup pour créer tant de belles choses.* »

Un autre jour, après un moment de contemplation muette :

« *Maman, je voudrais être ermite, habiter la montagne, afin de passer ma vie à contempler les bois et à louer Dieu.*

- *Mais, de quoi vivrais-tu ?*

- *Oh ! il ne m'en faudrait pas beaucoup. Je mangerais de l'oseille sauvage et du cresson, je boirais de l'eau aux fontaines. Je serais bien tranquille pour prier le bon Dieu ; je n'aurais qu'à m'occuper de cela. N'est-ce pas que ce serait une belle vie ? »*

\*

\* \*

Les projets de vocation sont le thème favori de ses conversations.

*« Au moins, vous ne m'empêcherez pas de devenir prêtre ? Ce serait désobéir au bon Dieu.*

*- Oui, mon enfant, nous voulons tous obéir à Dieu.*

*- Dis, maman, n'est-ce pas que le prêtre doit être heureux de tenir le bon Dieu dans ses mains ?... Il doit être content de le donner par la communion, surtout aux petits enfants. Le prêtre rend aussi le bon Dieu en confession à ceux qui, ayant commis de gros péchés, viennent s'accuser avec la contrition... Quand il prêche, fait le catéchisme, c'est encore le bon Dieu qu'il donne. La vie du prêtre est une belle vie !... Ce sera la mienne, sûr, sûr, c'est décidé... Il faudra faire de longues études, être bien sage, bien pieux... Puis, nous ne sommes pas riches, maman, il y aura de grands sacrifices... Mais tu les feras, n'est-ce pas, afin que plus tard, je puisse être un bon petit prêtre ? »*

Parfois Marguerite oppose son scepticisme.

*« Prêtre, y songes-tu, Louis, il te faudra apprendre le latin, même le grec, et c'est très difficile à ce qu'il paraît.*

*- Oh ! je l'aurais bien vite appris. Ce que d'autres ont fait, je le ferai bien.*

*- Puis, tu ne sauras pas prêcher.*

*- Pourquoi ? Ceux qui prêchent ont bien appris. J'apprendrai, tu seras fière de m'entendre et tu te convertiras. »*

L'administration de la future paroisse est déjà mise à l'étude :

*« Tu verras, maman, comme je saurai m'y prendre pour que personne ne manque la messe. Je ne veux pas qu'on puisse dire que mes paroissiens vivent comme des païens. J'en mourrais de honte et de chagrin.*

*« Je veux organiser à l'église de belles cérémonies, avec beaucoup d'enfants de chœur, dix de chaque côté de l'autel, tous avec des soutanes rouges et des surplis blancs. Les parents seront*

*fiers de les voir ! Ils viendront pour cela. Moi, je les aimerai beaucoup, je les encouragerai à devenir prêtres, à communier souvent ; je les récompenserai ; tu verras comme ils seront contents.*

*« Puis, je veux aussi des chantres tant que je pourrai, parce que c'est triste une église où on ne chante pas. Tous les hommes, tous les jeunes gens qui auront de belles voix se mettront au chœur... Je les inviterai à s'exercer à la cure, et les jours de grande fête ils dîneront avec moi, tant pis s'il ne me reste pas un sou à la fin de l'année. Je veux des chants magnifiques dans mon église. Il faudra aussi un bel harmonium. S'il n'y en a pas, nous trouverons des personnes riches pour en acheter un. Ce sera moi qui jouerai ; vous verrez comme je le ferai ronfler. »*

Dans la paroisse de demain, chacun a son rôle tracé :

*« Toi, grand-papa, tu seras sacristain ; toi, maman, gouvernante du presbytère, puis tu visiteras les malades pour les préparer à la confession, comme tu fais pour moi. Marguerite, tu auras soin de l'église ; tu sais faire les bouquets, il en faudra beaucoup, beaucoup. Je veux que mon église soit comme un jardin. Apprends à coudre et à broder les ornements. Tu exerceras aussi les chanteuses... Puis, lorsque maman vieillira, il faudra qu'elle se repose ; tu la remplaceras. »*

La pensée du sacerdoce ne l'abandonne jamais. Un jour, à Annonay, sa mère l'ayant conduit dans un magasin de chaudronnerie, la patronne dit en plaisantant :

*« Grandis vite, Louis, nous te prendrons en apprentissage ; tu feras un bon petit chaudronnier.*

*- Oh ! non, madame.*

*- Que veux-tu donc faire ?*

*- Je veux être prêtre.*

*- C'est une très bonne pensée, mon petit. Ecoute : le jour de ton ordination tu viendras nous bénir et je te donnerai une belle ceinture. »*

Louis fut ravi de l'approbation et de la promesse : « *Madame n'a qu'à préparer sa ceinture ; je serai prêtre, c'est sûr, et je lui réclamerai la ceinture.* »

Puis, s'approchent de plus près : « *Maman, puisque je serai prêtre, je voudrais que pour le jour de ma première communion tu brodes un calice d'or sur mon brassard. Je le conserverai, le montrerai à mes enfants de chœur. Quand, je mourrai, on le mettra dans mon cercueil.* »

Et quelques jours avant sa mort : « *Maman, je voudrais te dire quelque chose, mais je n'ose pas j'ai peur de te faire pleurer. Promets-moi de ne pas pleurer. Je me sens bien fatigué. Le bon Dieu est le maître ; s'Il veut que je meure, je me sou mets, mais que je voudrais avant de mourir pouvoir dire une messe ! Dire une messe et puis mourir, quel bonheur, maman, si le bon Dieu voulait !* » Dieu ne voulut pas et se contenta du désir.

\*

\* \*

Au cours de sa dernière maladie, Louis ne savait comment exprimer sa reconnaissance pour les soins qu'on prenait de lui. Un jour une voisine se permit une réflexion malencontreuse : « *Madame Manoha, n'écoutez-vous pas trop les caprices de cet enfant ? Peut-être plus tard, ne vous paiera-t-il que d'ingratitude ?* » Louis fut peiné de ces paroles : « *Non, maman, non, je ne te ferai jamais de peine, je ne serai pas ingrat. Plus tard, j'aurai soin de toi. Vous vous donnez tous tant de peine pour moi, toi surtout, maman, mais je te le rendrai bien ; là où il y aura une place pour moi, il y en aura une pour toi.* »

Les lettres de l'oncle religieux qui guide aujourd'hui mon pèlerinage à Saint-Alban et à Chapotier, ont donné à Louis une haute idée de la vie religieuse : « *N'est-ce pas, maman, que mon oncle est heureux, plus que les gens du monde les plus riches ? Il a fait vœu de pauvreté ; il n'a pas peur de perdre sa fortune, le bon Dieu est sa fortune... M. X ... et Mme V... sont bien riches ;*

*mais quand ils veulent voyager, ils doivent voir s'ils ont assez d'argent et ils ont toujours peur d'en manquer. Ils sont obligés, quand ils quittent leur château, de s'assurer que les portes et les fenêtres sont bien fermées et les serrures solides, afin qu'on ne vienne pas voler leur argent... Puis, les religieux sont les amis de Dieu et ne travaillent que pour lui ; il les fait reposer sur son cœur comme saint Jean... Et que de mérites ils gagnent en faisant la classe... Les enfants ne sont pas toujours obéissants, ni reconnaissants, ils ne comprennent pas que les maîtres sont leurs amis. Je vois bien par ce que font les Messieurs de l'école... qu'il leur faut beaucoup de patience et de bonté pour ne pas se laisser rebuter par l'ingratitude des enfants ! Moi, je tâche de ne pas leur faire de peine ; mais tous ne font pas ainsi, quelques-uns les regardent comme des ennemis... Les maîtres ont beaucoup de mérites à recommencer tous les jours, pendant toute la vie ! Aussi, pour sûr, le bon Dieu leur donnera une belle couronne. »*

## CHAPITRE IV A L'ÉGLISE

L'église est pour Louis « *la maison du bon Dieu* », et donc la sienne.

Les jours de communion, on doit lui faire violence pour l'arracher à sa petite église de Saint-Alban-d'Ay. « *Maman, laisse-moi encore prier un petit moment, rien que quelques minutes encore.* »

Voici l'église neuve et toute claire, bâtie de bonne pierre blanche de Saint-Juste, avec un autel de marbre et de beaux vitraux qui adoucissent la lumière. Les bancs des enfants sont à droite, près de la sainte Table.

En entrant. Louis a pris avec respect de l'eau bénite et fait lentement, un grand signe de croix.

Sa piété rayonnante frappe les pèlerins de Lalouvesc et de Notre-Dame d'Ay. « *Que ce petit se tenait bien à l'église !* dit un témoin, plusieurs années après la mort de Louis. *Dès qu'il était entré, il attirait invinciblement le regard. Son attitude était une prédication vivante de la Présence Réelle. On eût dit qu'il voyait Dieu. En le regardant prier pendant la messe, je me suis souvent répété : cet enfant n'est pas fait pour la terre.* »

Une bonne chrétienne de Saint-Alban exprime son admiration par ce superlatif savoureux : « *Cet enfant, c'était l'Edification.* » Pour éviter le contact de certains camarades qui auraient pu le distraire pendant les offices, il se place auprès de ses maîtres ; ayant quitté ses parents, il s'avance seul, lentement, vers les bancs destinés aux élèves de l'école libre. Agenouillé, il ne remue plus, mais, tout en égrenant son chapelet, tient les yeux fixés sur l'autel, ne perdant aucun des mouvements du prêtre.

Il explique un jour à ses camarades pourquoi il marche toujours lentement à l'église au lieu de trotter comme un chevreau : « *L'église, c'est chez le bon Dieu, alors il faut être respectueux, ne pas agir en écervelé, en tête de girouette. Si le*

*Président de la République t'invitait à aller le voir, tu ne ferais pas l'étourdi, tu te tiendrais tranquille ; et le Président de la République, c'est rien auprès du bon Dieu. »*

Ne sachant pas encore lire assez couramment pour se servir d'un paroissien, il dit consciencieusement son chapelet et, de retour à la maison, ne manque pas de dire à maman s'il a bien employé son temps. Un dimanche, bambin de quatre ans, il arrive radieux :

*« Maman, j'ai dit trois chapelets pendant la messe : un pour les âmes du purgatoire, un pour mon oncle, un pour saint Louis de Gonzague.*

*- Comment ! pour saint Louis ! Il n'en a pas besoin ; il est au ciel. Il faudra dire ton chapelet en l'honneur de ton patron, non pour lui. »*

Louis réfléchit à ce point de vue pendant toute une semaine.

Le dimanche suivant, il y a progrès : *« J'ai dit quatre chapelets, oui quatre, en l'honneur de saint Louis de Gonzague, et encore je me suis arrêté pendant que Monsieur le Curé prêchait. J'ai tout écouté, je puis te dire ce qu'il a prêché, si tu veux. »* Et il répéta le sermon fort convenablement.

Dès qu'il sut lire, il fallut un paroissien. Le premier dimanche il suivit la messe jusqu'au *Sanctus* ; le dimanche suivant, jusqu'à la fin. Napoléon fut moins triomphant au soir d'Austerlitz.

Les feuillets fatigués du petit paroissien, les signets demeurés aux pages qu'ils marquèrent, font connaître les prières favorites de Louis. Voici, noircies par l'usage, les prières de la messe et des vêpres, les psaumes de la pénitence, le *Miserere*, le *Stabat*, les hymnes de la fête du Saint-Sacrement, les vêpres de la Sainte Vierge, le *Dies iræ*, l'*Adeste fideles* qu'il chante chaque jour au temps de Noël.

*« Allons, Marguerite, chantons l'Adeste fideles.*

*- Tu m'ennuies, réplique parfois Marguerite ; avec toi, il faudrait toujours chanter.*

*- Ecoute ; si tu ne veux pas chanter avec moi, je ne t'aime plus ; c'est fini. »*

Marguerite s'exécute pour ne pas perdre une aussi précieuse amitié.

Le récit de la Passion est une des lectures dont il ne se lasse pas, surtout au temps de sa propre passion, pendant sa dernière maladie.

Sa famille s'étant fixée près de l'église de Saint-Alban, Louis peut satisfaire plus pleinement ses désirs de prière.

Dès que la cloche sonne, il faut tout quitter. Il n'admet pas qu'on soit en retard, et se priverait de son repas plutôt que d'arriver l'office commencé.

« *Prends ton temps, dit parfois maman, tu auras encore la fin de l'aspersion.*

- *Non, maman, quand on va à l'église, il faut être à l'heure ; arriver en retard, c'est se moquer du bon Dieu. »*

\*

\* \*

Dès l'âge de cinq ans, Louis conçoit une grande ambition : devenir *enfant de chœur*. A Chapotier, le rêve n'est pas réalisable. Il se réalisera à Saint-Alban. « *Je veux être enfant de chœur, maman, afin d'être plus près du bon Dieu. Puis servir la messe, c'est commencer à être prêtre, n'est-ce pas ?* »

Il fréquente depuis quinze jours l'école quand on lui dit : « *Louis, tu mettras une robe rouge pour la Fête-Dieu.* » Il cria sa joie de cent mètres : « *Maman, maman, je serai **habillé** le jour de la Fête-Dieu ! Tu approcheras ta chaise pour mieux me voir.* »

En calotte et soutane rouge avec un petit surplis de dentelles, Louis porta le corporal enfermé dans la bourse d'or.

L'année suivante on lui confia une bannière. Mais un nuage troubla la fête. Au moment du départ de la procession, Louis s'entrava dans sa robe trop longue et fit, dans le chœur, une culbute imprévue. Il se releva prestement et en philosophe : « *Je ne me suis pas fait mal, maman, je suis tombé sur un tapis de fleurs.* »

La troisième année, il approchait des honneurs suprêmes. On le promut fleuriste.

« *Il faudra jeter les fleurs bien haut, dit maman, et pour cela lever les yeux sans timidité.*

- *N'aie pas peur, maman, tu verras si je les lancerai bien.* »

Il secoua sa timidité et jeta ses poignées de fleurs très haut, jusqu'aux pieds du bon Dieu.

Les fleurs de son jardin lui étaient chères, il les sacrifia ce jour-là, de ses propres mains, jusqu'à la dernière, pour la gloire de Jésus.

Mais un fleuriste n'est pas encore un enfant de chœur. Comment obtenir de Dieu cette dernière grâce de le servir tous les matins ?

Il faut la demander, mais aussi la mériter : faire preuve de vaillance, arriver chaque jour à l'église de bon matin. Il réclama qu'on l'éveillât pour la messe ; lorsqu'on y manquait, même pour d'excellentes raisons, il ne se consolait pas. Monsieur le Curé eut vite remarqué cette assiduité et voici qu'un jour il posa la grande question.

C'était un Vendredi Saint :

« *Louis, veux-tu venir demain matin pour la bénédiction de l'eau ?*

- *Oh ! oui, Monsieur le Curé.*

- *Nous viendrons te chercher, annoncent les enfants de chœur et nous te montrerons comment on fait.* »

L'office terminé ; Monsieur le Curé, satisfait, conclut : « *Louis, tu viendras désormais tous les jours me servir la messe.* »

En une demi-journée, il sut les répons. Il fut inutile de l'exercer à servir. Depuis longtemps, il avait appris en observant les enfants de chœur. Le lendemain, il était à son poste. Il y demeura tant que ses forces le permirent.

Ses petits camarades, le voyant faible, pour lui éviter toute fatigue, ne lui permettaient pas de manier l'encensoir, trop pesant.

La dernière année, pouvant à peine marcher, il pleurait à chaudes larmes lorsqu'on lui disait :

« *Tu es trop fatigué pour te lever si matin et servir la messe.*

- *Non, je vous en prie, encore une fois.* »

Au pied de l'autel, sa fatigue s'envolait ; le gros missel lui-même lui était léger. Quelques jours avant sa mort, ne pouvant plus se lever, il reçut la visite de Monsieur le Curé : « *Allons, Louis, tu te lèveras bientôt pour servir ma messe.* » Son regard se voila de larmes : « *Oh ! Monsieur le Curé, si le bon Dieu voulait !* »

La mère avait remarqué qu'il ne baissait pas la tête à l'élévation et pendant la bénédiction du Saint-Sacrement. Croyant à une négligence, elle lui en fit la remarque : « *Mais, maman, répondit Louis, j'aime mieux regarder la sainte Hostie ; je ne sais pas comment tu la vois, toi ; moi, je la vois souvent entourée de lumière. Crois-tu, maman, que le bon Dieu me grondera si j'incline un peu moins la tête afin de mieux regarder la sainte Hostie ?* » Maman demeurant incrédule, l'enfant insista : « *Vrai, vrai, maman, tu sais bien que je ne mens pas ; je vois souvent la sainte Hostie entourée de lumière. Je te ferai signe quand je la verrai de nouveau avec des rayons.* » Plusieurs fois, au moment de l'élévation et de la bénédiction, il fit le signe annoncé : « *Regarde, maman, la belle lumière autour de l'hostie.* »

Sa foi lui faisait prendre grand soin de tous les objets de piété. Il avait une petite boîte pour son chapelet, et ne pouvait souffrir de voir des images religieuses, des médailles jetées à terre. Il les ramassait, les collectionnait. Plusieurs fois, voyant un de ses petits amis sur le point de jeter une image, une médaille, il lui demanda de l'échanger contre des billes.

Peu à peu, sa bibliothèque s'enrichissait aussi. Il lisait et commentait à ses amis les *Annales de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance*, le *Pèlerin*. Il ignorait Jules Verne, mais la *Vie des Saints* le passionnait. Le P. Clerc, martyr de la Commune, a raconté que lorsqu'il allait à l'école, tout petit, on lisait dans un grand livre de merveilleuses histoires, la vie des saints. « *C'était si beau, dit-il, que j'avais toutes sortes d'envies de les imiter.* »

Louis connut la même ambition. Un jour, montrant à ses amis une scène des persécutions :

*« Regardez cette image ; elle représente les supplices qu'on a fait endurer aux martyrs. Voyez toutes ces machines qu'on a inventées pour les faire mourir. Qu'ils ont dû souffrir !... Supposez que vous soyez à leur place... Auriez-vous supporté toutes ces souffrances ? Il leur a fallu beaucoup de courage ; mais maintenant ils sont récompensés ; quel bonheur ils doivent avoir au ciel !... »*

*- Moi, reprit Marcel, je crois que je ne renoncerai pas au bon Dieu, même dans les plus grands supplices : un moment de souffrance est vite passé.*

*- Tu as raison, Marcel. Cependant, crois-tu que tu serais assez patient pour supporter ce qu'on a fait endurer aux martyrs ? Tu dis bien, mais si on plaçait devant toi les fouets, les tenailles, les ongles de fer... si tu voyais allumer un grand four pour t'y jeter, qui sait si tu ne reculerais pas ?... Il faut du courage pour supporter ces supplices... C'est vrai que le bon Dieu nous aiderait ; mais il faut le mériter, supporter les petits sacrifices, pour se préparer. »*

## CHAPITRE V LES DÉVOTIONS DE LOUIS

« *Louis, disait une bonne paysanne, était un petit saint ; il pratiquait toutes les dévotions.* » C'était beaucoup dire. Il en eut du moins plusieurs et très personnelles.

Son amour pour Notre-Seigneur se manifesta surtout par sa dévotion à la sainte Messe, à la sainte Eucharistie, au Sacré-Cœur. Dès que cela lui fut possible, il se fit un devoir d'assister tous les jours à la messe. En hiver, il fallait une bonne dose d'énergie pour se lever à l'heure de la messe, toujours matinale, à cause des travaux des paysans, demeurer une demi-heure immobile dans une église glaciale. Arrivé à son banc, il récitait sa prière du matin, puis le chapelet. Dès que le prêtre était à l'autel, il ouvrait son paroissien, suivait attentivement le Saint-Sacrifice.

Quelques amis raillèrent cette assiduité :

« *Louis, tu es toujours à faire des prières ; tu veux donc devenir un **béat** ?*

- *Parfaitement, béat veut dire **bienheureux**, tu ferais mieux de faire comme moi ; tu n'en serais pas plus malheureux.* »

De temps à autre, à l'heure des vêpres du dimanche, des parents arrivaient à la maison :

« *Louis, tu iras aux vêpres dimanche prochain, suggéraient-ils.*

- *Non, non, aujourd'hui. J'irai seul. Je suis assez grand. Le bon Dieu passe avant les parents.* »

Il se préparait depuis plusieurs années par d'ardentes prières à sa première communion. Le décret de Sa Sainteté Pie X sur la communion précoce des enfants, promulgué en 1910, lui fit, à juste titre, entrevoir ce bonheur comme prochain. En 1911, il atteignait ses sept ans et, depuis longtemps, ses dispositions étaient plus que suffisantes pour faire un devoir à ceux qui avaient charge de son âme de lui donner la communion. Sur ces entrefaites, il tombait malade d'une méningite et s'alitait. Il eut été

doublement opportun de l'admettre à la première communion et de lui procurer ce réconfort dans ses souffrances. On ne le fit pas. Lorsqu'il fut guéri, la première communion avait eu lieu, et malgré ses prières, ses supplications réitérées, on ne consentit pas à renouveler pour lui un cérémonial jugé indispensable. Il devait d'abord faire sa première communion, le jour de la Fête-Dieu, puis le 15 août 1911, puis à la Toussaint, puis le 8 décembre, puis le 22. Pourquoi tous ces retards ? Louis s'en attrista beaucoup : « *Je vois bien que Monsieur le Curé m'oublie !... Moi qui pensais tant faire ma première communion le jour de la Fête-Dieu !... Pourquoi me faire attendre ?...* » Il manifesta maintes fois son désappointement et sa tristesse en paroles amères. Enfin, on lui annonça que sa première communion aurait lieu le 22 décembre (1912). Il avait alors huit ans accomplis ; il ne lui restait que treize mois à vivre. Monsieur le Curé, en commençant l'examen des futurs communicants, s'adressa d'abord à Louis : « *Toi, Louis, c'est entendu, tu feras ta première communion ; va t'asseoir, je n'ai pas besoin de t'examiner.* » Louis suivit avec une ferveur exemplaire la retraite préparatoire. Enfin, vint le grand jour. La première visite de Jésus, si longtemps attendue, fut toute lumineuse. L'enfant renouvela à Jésus la consécration de son âme et de son corps, lui confia sa résolution de devenir prêtre. Et Jésus répondit à ces avances. Le soir, Louis disait confidentiellement à sa mère : « *Oh ! maman, si tu savais les belles choses que le petit Jésus m'a dites ce matin !* »

Désormais la communion fut, autant qu'il dépendit de lui, le centre de sa vie.

Il la renouvela aussi souvent que le permettait l'intelligence ambiante des Décrets. Servant la messe tous les matins, il eût été normal et bien aisé de lui donner la communion chaque jour. On eût comblé par là son désir le plus ardent. Cela, non plus, ne fut pas fait.

On le vit du moins à la Sainte Table tous les dimanches, tous les jours de fête, le premier vendredi du mois et, à peu près, tous les jeudis.

La ferveur du premier jour ne fit que croître à chaque communion.

Il s'était tracé un plan fort détaillé, de préparation et d'action de grâces :

*« Comme préparation spéciale, j'éviterai de tomber dans mes petits défauts habituels ; j'accomplirai fidèlement mes devoirs de chrétien et d'écolier ; la veille et le matin des jours de communion, je ferai à la Sainte Vierge et à mon saint patron les prières que j'ai marquées dans mon livre. Pour l'action de grâces, je parlerai au petit Jésus et je réciterai les prières du livre. »*

En hiver, comme il fait froid à l'église, maman doit insister pour qu'il ne prolonge pas trop longtemps son action de grâces. Mais, en arrivant à la maison, si le programme fixé n'a pas été entièrement accompli, Louis se met à genoux devant sa petite chapelle, récite la prière : *O bon et très doux Jésus*, puis cinq *Pater* et cinq *Ave* pour gagner les indulgences. A chacune de ses communions, il prie pour la délivrance des âmes du purgatoire.

\*

\* \*

La dévotion au Sacré-Cœur est aussi une dévotion de famille : Louis a toujours vu au foyer, de chaque côté du crucifix, deux tableaux des saints Cœurs de Jésus et de Marie, devant lesquels on récite souvent les prières du matin et du soir et le chapelet. Voici une de ses résolutions : *« J'invoquerai le Sacré-Cœur pour me corriger de mes défauts, bien remplir mes devoirs d'écolier et surtout pour me préparer à la communion. Je ne manquerai jamais de communier le premier vendredi du mois. »* La veille de ce jour, sa mère le voit s'approcher d'elle : *« Maman, tu me feras bien plaisir de venir avec moi te confesser ; c'est demain le premier vendredi. »* Puis, il la prend par la main et ils s'acheminent ensemble vers l'église. Il terminait une neuvaine de communions en l'honneur du Sacré-Cœur, lorsqu'il s'alita pour ne plus se relever.

\*

\* \*

Nous savons que la dévotion de Louis à la Sainte Vierge datait des premières années. Tout petit, une statuette mise dans son *berceau* suffisait à le pacifier. Il apprit à parler en balbutiant l'*Ave Maria* et le *Souvenez-vous*.

Dans sa petite chapelle, au-dessus du crucifix, la Sainte Vierge occupe la place d'honneur. A Chapotier, pendant la belle saison, il est sans cesse à la recherche des plus belles fleurs des champs pour lui tresser des couronnes ou lui offrir des bouquets. La chapelle est décorée avec un soin plus minutieux pendant le mois de mai. Lorsqu'il eut son petit parterre dans le jardin, Louis réserva toutes ses fleurs à la Sainte Vierge, et, afin d'honorer spécialement son privilège d'Immaculée et de reine de pureté, il n'y toléra que des fleurs blanches.

A six ans, il fut revêtu du scapulaire, à Notre-Dame d'Ay. Le père jésuite qui le lui imposa le fit causer un peu à la sacristie, écouta ses confidences, ses projets, et bénit d'un signe de croix les deux mains du futur prêtre. Au retour, Louis regardait, de temps à autre, son scapulaire et le baisait. Par respect, il ne voulut jamais le porter sur sa chair. Dès que l'image était ternie, il fallait la changer.

Plusieurs fois, le croyant endormi, sa mère le surprenait, le soir, à genoux sur son petit lit, baisant son scapulaire et récitant le chapelet : « *Maman, disait-il, maman que tu as été bonne de me faire recevoir [le] scapulaire. Maintenant si je venais à mourir, je serais sûr d'aller au ciel. La Sainte Vierge l'a promis et la Sainte Vierge ne ment jamais.* »

De la maison de Chapotier on aperçoit, au fond de la vallée, le clocher de Notre-Dame d'Ay surmonté de sa blanche statue. Les regards de Louis se portaient souvent vers le sanctuaire et contemplaient la Vierge avec ravissement : « *Viens, Marguerite,*

*Regarde comme notre Vierge est belle. Chantons tons les deux ! »*  
Et les enfants entonnent le cantique du pèlerinage.

Au cours de la mission de 1913, un ouvrier descendit la statue de la Vierge qui domine l'autel latéral de l'église de Saint-Alban, pour la placer sur une estrade au milieu du chœur. Louis envia le sort de l'ouvrier : « *Dis, maman, n'est-ce pas un bonheur pour lui de porter la Sainte Vierge dans ses bras ? A sa place, j'aurais demandé alors une grande grâce. Il a dû y penser, lui aussi, n'est-ce pas ? tu verras que la Sainte Vierge bénira sa famille. »*

Notre-Dame ne fut pas insensible à l'affection de cet enfant et elle tint à le prouver. Vers l'âge de quatre ans et demi, Louis fut atteint à l'œil d'une inflammation qui, jugée d'abord insignifiante, prit vite un caractère très inquiétant. Le globe, devenu rouge comme du sang, causait au malade des douleurs intolérables. On songeait à le conduire au médecin. Mais le pèlerinage paroissial à Notre-Dame d'Ay approchait, l'enfant déclara avec assurance que, si on lui permettait d'y prendre part, la Sainte Vierge le guérirait.

« *Louis, nous allons te mener d'abord chez le médecin, dit maman.*

- *Non, non, il ne faut pas aller chez le médecin ; je veux aller à Notre-Dame d'Ay, qui est plus savante que le médecin. Je me laverai à l'eau de la fontaine miraculeuse et la Sainte Vierge me guérira.*

- *Mais la visite du médecin ne t'empêchera pas d'aller ensuite à Notre-Dame d'Ay.*

- *Non, non, maman, il faut aller d'abord chez la Sainte Vierge, je sais qu'elle me guérira, tu verras, tu verras. »*

Ainsi fut fait. Après une longue prière à la chapelle, le malade se rendit à la fontaine qui est à la croisée des chemins, récita le Notre Père et le Je vous salue, lava son œil. Le lendemain, toute trace du mal avait disparu. Louis n'en fut nullement étonné : « *Je le savais bien. La Sainte Vierge écoute toujours les prières. »*

Trois ans plus tard, une méningite mettait ses jours en danger. On essaya en vain de tous les remèdes. Le malade persistait à dire : « *Les remèdes n'y feront rien, c'est l'eau de Lourdes qui me*

*guérira.* » On lui en apporta, il en but quelques gorgées après avoir récité dévotement le *Souvenez-vous*. Presque aussitôt, il s'endormit. Le lendemain, la douleur et la fièvre avaient disparu. Une fois encore l'enfant ne s'étonna pas : « *Maman, je l'avais bien dit. Pourquoi n'avais-tu pas confiance ?* »

Né un samedi, l'enfant fut enterré un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge.

\*

\* \*

Louis avait choisi pour patron saint *Louis de Gonzague*. La vie du jeune saint excitait son émulation : « *Dis, maman, je voudrais être un Louis de Gonzague. Que je serais heureux si je pouvais lui ressembler !* » Tout petit, il sait la prière que les écoliers récitent en l'honneur du Saint : « *Vrai miroir des vertus angéliques...* » Il la récite avec ferveur, revenant souvent sur ces mots : « ***Préservez-moi de tout péché, et ne permettez pas que je tombe jamais dans aucune faute d'impureté.*** » Il le prend pour modèle dans sa préparation à la sainte communion et son action de grâces. Les jours de composition, il le prie de bénir son travail. Un des petits amis de Louis vint le voir quelques jours avant sa mort et rapporte le trait suivant :

« *Louis, disait Mme Manoha, lequel de tes saints patrons préfères-tu : saint Louis de Gonzague ou saint Louis, roi de France ?*

- *Oh ! répondit Louis, j'aime tous les saints, mais je préfère saint Louis de Gonzague, parce qu'il est mort jeune.* »

\*

\* \*

Le souvenir du Jésuite missionnaire saint Jean-François Régis est toujours vivant dans les campagnes du Vivarais, qu'il évangélisa.

« On avait à la maison, dit le Frère P. G., une statuette de saint J.-F. Régis, une grande image, sa Vie qu'on lisait souvent. A neuf ans, j'ai fait le pèlerinage de Lalouvesc à pied. On partait à trois heures du matin, on arrivait à la basilique vers les sept heures : visites à la chapelle mortuaire, à la source miraculeuse, messe, communion. On arrivait des villages par groupes de dix ou quinze, à jeun, malgré le long trajet, par les rudes sentiers de la montagne. Chemin faisant, on récitait le chapelet, on chantait les cantiques du Saint. »

Les foyers chrétiens invoquent le « Saint Père » en toute occurrence. En se rendant à Notre-Dame d'Ay, au croisement des routes de Satillieu et de Saint-Romain d'Ay, Louis pouvait voir se dresser dans le ciel, les flèches de la basilique de Lalouvesc : « Maman, quand irons-nous voir le Saint Père ? » questionnait-il souvent. Un matin, on partit enfin en voiture avant l'aurore, par la route de la montagne où s'éveillaient fleurs et oiseaux sous l'épaisse ramure des pins et des hêtres. Il garda une impression ineffaçable de sa visite à la chambre mortuaire, à la fontaine miraculeuse, à la basilique.

Louis honorait tous les saints patrons de la famille, en particulier saint Joseph, le patron du grand-père. On l'invoquait toujours à la prière commune.

Pour n'oublier aucun de ses protecteurs, Louis avait composé des litanies qu'on récitait à la fin de la prière du soir. L'ordre des invocations n'est pas très liturgique : saint Louis de Gonzague est invoqué avant Notre-Dame, saint Joseph avant le Sacré-Cœur. Mais le bon Dieu s'y retrouvait, et les Saints ne sont pas susceptibles.

J'ai dit que les âmes du purgatoire n'étaient pas oubliées. A chaque communion, on leur appliquait les indulgences et, si pauvre qu'on fût, on donnait toujours ses deux sous à l'offrande pour « la messe des morts. » Quand la cloche sonnait un glas, la famille s'agenouillait, récitait le *De profundis* pour le défunt, et le grand-père faisait quelques réflexions sur la brièveté de la vie, la certitude de la mort. De Chapotier, on voyait passer par le chemin

qui conduit au bourg les convois funèbres : le cercueil porté à bras d'hommes et recouvert d'un drap noir à larmes d'argent.

« *Un jour, nous passerons par-là, à notre tour, disait le père Chardon. Prions pour les pauvres âmes et on se souviendra de la nôtre. »*

## CHAPITRE VI CARACTÈRE DE LOUIS

« *Laudate, pueri, Dominum...* »  
« *Enfants, chantez le Seigneur, louez le nom du Seigneur.* »  
(Ps. 112, 1).

Introït de la messe de saint Stanislas Kostka

Un des traits dominants de cette âme d'enfant, ce fut la joie. Il aimait les petits oiseaux parce qu'ils sont joyeux. Il aimait la belle nature parce qu'elle respire la joie et dilate l'âme.

L'allégresse intérieure se lisait sur son visage, dans ses yeux, dans ses gestes, se traduisait par le chant et l'ardeur au jeu. Louis excellait à tous les jeux de l'école : le saut à la corde, la course, les barres. Mais sa joie parfaite était dans le chant. A la maison, son insistance sur ce point fût devenue importune sans la grâce avec laquelle il savait convier jeunes et vieux à s'unir à lui.

Il avait compris d'instinct et fait comprendre qu'une maison où tout le monde est l'ami du bon Dieu doit respirer la joie.

Sa vie passa comme un chant, il chantait encore quand Dieu vint le prendre pour le chant de l'éternelle louange.

Avec le chant, le théâtre ! Car on avait organisé un théâtre, où Louis était compositeur et acteur. Le sujet : une improvisation sur les contes de Perrault : *Peau-d'Ane*, et le *Petit Poucet* ; les fables de La Fontaine : *le Corbeau et le Renard*, *la Cigale et la Fourmi*, *le Loup et le Chien*. Marguerite avait la charge du costumier et faisait des merveilles avec des affiches et des journaux.

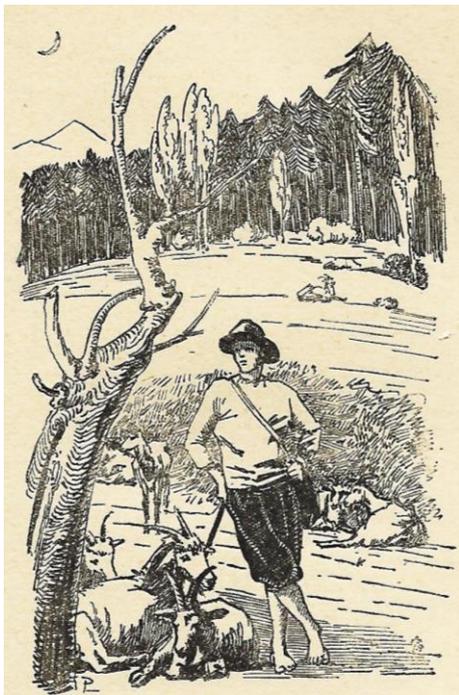
La joie est sœur de la vaillance. A Chapotier, dès l'âge de six ans, Louis s'offrait à tous les petits travaux à sa taille, cueillait les pommes de terre et l'herbe des champs, gardait le troupeau dans les pâtures. On le voyait, armé d'un long fouet, partir à travers champs, par les genêts, les bois de châtaigniers et de pins. Il revenait, la nuit tombante, tout heureux : « *Vous savez, j'ai bien*

*soigné les bêtes ; elles ont mangé tant qu'elles ont voulu de la bonne herbe et des fleurs. »*

Une année on éleva deux chevreaux, Marguerite en adopta une, Louis l'autre. Il y eut émulation à qui apporterait à son favori la plante préférée, le dessert attendu.

Louis avait pour sa petite chèvre des soins jaloux. Quand on la vendit, il recommanda bien à l'acheteur de la soigner, de ne pas la maltraiter.

*« C'est une bonne petite chèvre qui n'a pas de défauts. Il faudra l'aimer beaucoup et la traiter avec douceur. »*



Louis eût été un brave soldat sans peur et sans reproche. Il restait au bois, seul avec son troupeau, jusqu'à la nuit sans manifester la moindre frayeur. La nuit venue, il s'offrait encore volontiers à faire les commissions aux villages voisins, partait sans hésiter dans les ténèbres, à travers la solitude de la montagne : *« Pourquoi a-t-on peur pendant la nuit, maman, demandait-il ? Moi, j'ai peur du péché, voilà tout. »*

\*

\* \*

Alors Louis n'avait pas de défauts ? C'est beaucoup dire et cela serait fort gênant pour les petits et même les grands qui voudraient l'imiter. Il détestait le mensonge comme le feu. Voici pourtant deux histoires qui consoleront les enfants imparfaits.

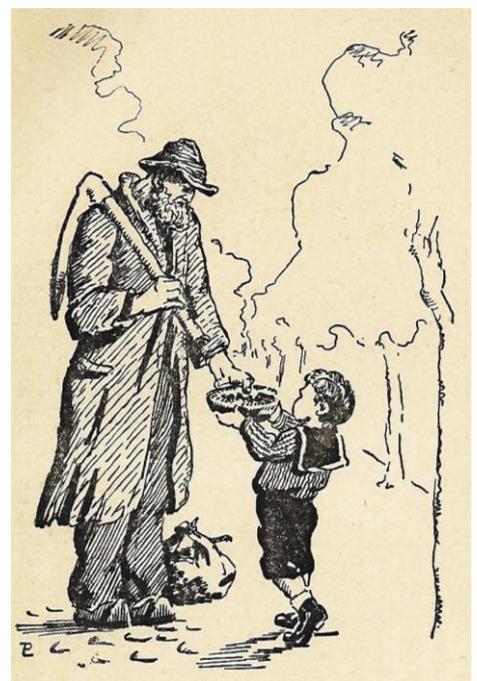
Un jour, Louis et Marguerite reviennent de l'école par le sentier du bois, apportant une bouteille d'huile d'olive. A un endroit difficile où une grosse roche surgit du chemin, la bouteille

glisse des mains de Louis et se brise. Comment annoncer la catastrophe ? Louis trouve une solution : « *Dès que nous serons en vue de la maison, nous nous mettrons à pleurer ; toi, Marguerite, qui as une bonne voix, tu pleureras très fort ; moi je ferai aussi ce que je pourrai.* » D'aussi loin qu'ils aperçoivent la maison, les enfants commencent, à qui mieux mieux, les lamentations convenues, et, à travers leurs larmes, avouent le malheur. Ce désespoir diplomatique facilita le pardon.

Et voici l'histoire de la *pintade*. Un jour, Marguerite et Louis, en jouant dans le verger, écrasent par mégarde une petite pintade inconsidérée. Grande émotion... Comment annoncer le meurtre involontaire ? Louis trouve la solution. La pintade est placée dans l'herbe dans l'attitude du parfait repos. Puis, ils appellent maman : « *Viens voir, maman, regarde cette petite pintade ; on dirait qu'elle est vivante ; eh bien ! non, elle ne l'est pas. Viens voir ce qu'elle a, elle ne bouge pas.* » Maman n'eut pas de peine à découvrir la cause de cette immobilité anormale.

Louis aime les vieillards, les infirmes et les mendiants, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ. La famille ne peut faire beaucoup d'aumônes ; pourtant, lorsque Louis voit dans la rue un mendiant, il ne peut se résigner à le laisser sans secours : « *Oh ! maman, regarde ce pauvre vieux, comme il fait pitié ! Si nous étions à sa place n'aimerions-nous pas recevoir quelques secours ? Donne-moi un sou ou un morceau de pain ; cela ne nous appauvrira pas et le pauvre sera si content !* » Ayant obtenu ce qu'il désirait, il allait lui-même offrir son aumône avec un sourire heureux, qui était, lui aussi, une belle aumône.

Souvent, ayant reçu pour son goûter ou son déjeuner une orange ou une pomme, il court les offrir à de bons vieux du voisinage. Un jour, ayant cueilli une corbeille de fraises des bois, il les donne

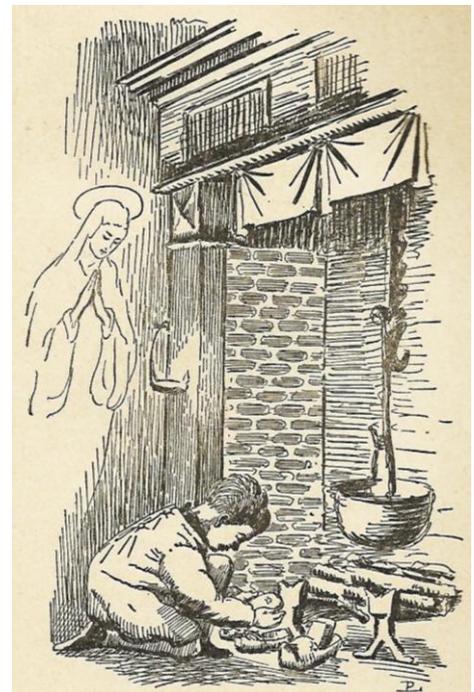


toutes à un pauvre vieillard qui revenait chez lui, se traînant, sa pioche sur l'épaule. Elles sentaient pourtant bien bon, les petites fraises rouges !

Louis n'est pas moins généreux avec le bon Dieu. Il a amassé, sou par sou, un petit trésor destiné à payer, un jour, les frais du pèlerinage de Lourdes. Mais voici qu'à l'époque d'une mission prêchée à Saint-Alban par deux Pères Jésuites, en décembre 1913, les prédicateurs demandent des bougies pour une illumination. Louis veut payer à lui seul un paquet tout entier, ce qui fait une brèche fort sérieuse à son pécule.

Quelques jours après, un acte de piété filiale consomme la ruine. Le jour de l'an approchant, Louis estime qu'il n'est pas convenable de toujours recevoir des cadeaux sans jamais en faire. Le grand-père et la maman sont donc invités à mettre leurs sabots dans la cheminée, ni plus ni moins que Marguerite. La veille du jour de l'an, Louis part faire ses emplettes. Pour grand-père, il n'y a pas à hésiter : le cadeau sera un beau paquet de tabac à priser. Pour maman, le choix est plus difficile ; enfin Louis s'arrête aux objets suivants : une épingle à chapeau, un dé à coudre, un peloton de fil noir. Marguerite aura un chapelet et une belle image. Tout le monde sera content et Louis plus que tous.

Au jour fixé, Marguerite balaye soigneusement le foyer, les sabots y sont placés en ordre et les cadeaux de Louis s'y épanouissent dès le matin. Mais hélas ! la bourse est à sec et le pèlerinage compromis. Louis estime néanmoins que Notre-Dame de Lourdes approuve sa conduite.



## CHAPITRE VII

### LA CROIX

On remarquera que Louis, s'il parle souvent de son grand-père, ne parle guère de son papa. Il est nécessaire d'expliquer ce fait pour l'intelligence de cette petite âme.

L'année même de la naissance de Louis, cinq mois avant, le père quittait la maison à la suite de malentendus où il n'y avait faute de personne, sinon de quelques semeurs de zizanie étrangers au foyer. Très doux, très calme, rangé, travailleur, et sobre, universellement estimé, Emmanuel Manoha n'obéit peut-être, en fin de compte, qu'à cette inquiétude atavique, à ce besoin de mouvement qui lui avait fait quitter une première fois le toit paternel vers l'âge de quinze ans, pour n'y revenir que huit ans plus tard.

Des villes du Midi où il travaillait, il envoya d'abord quelques lettres à sa femme, un peu d'argent. Puis, ce fut le silence.

Ne pouvant se résoudre à porter seule cette terrible épreuve, la mère vendit la propriété de Saint-Romain-d'Ay pour se retirer à Chapotier chez son père. C'est là que naquit Louis, dans un milieu de foi ardente et d'incessant labeur. Le grand-père, âgé et souffrant, ne pouvait que difficilement faire valoir la propriété.

Ce soin retomba sur la vaillante mère, déjà surchargée par l'éducation de deux enfants en bas âge. Heureusement, on comprenait à ce foyer le prix de la croix.

Louis ne connut jamais son père si ce n'est par les larmes de sa mère.

Ce fut pour lui une lourde peine, une de ces souffrances constantes qui contribuent à approfondir une âme.

La mère faisait prier chaque jour les deux enfants pour le retour de l'absent.

Elle n'épargna rien pour le remplacer, assurer à ses enfants une forte éducation chrétienne. C'est afin d'être plus près des écoles libres qu'elle vint se fixer à Saint-Alban.

Le grand-père Charlon, dont la vie et la mort furent celles d'un saint, malgré son grand âge, sa santé chancelante, se dévoua jusqu'au bout aux enfants et partagea toutes les souffrances morales de sa fille. Les deux petits lui vouèrent une affection pleine de vénération.

Louis annonça le retour de l'absent : « *Maman, nous avons si bien prié que papa reviendra. Oui, il reviendra, tu le verras.* »

Et quelques jours avant sa mort : « *Maman, ne t'inquiète pas, ne te désole pas, après ma mort tout s'arrangera mieux que tu ne crois. Aie confiance en Dieu. Quand je serai là-haut, je le prierai de ramener papa. Il reviendra, tu verras, maman. Il reviendra, bien des choses s'arrangeront.* »

Il répétait ces paroles avec une telle assurance qu'on aurait cru qu'il lisait dans l'avenir.

Ses prédictions se justifièrent à la lettre. Dès le lendemain de la mort de Louis, le prodigue écrivait. Mobilisé, il vint passer ses permissions auprès des siens. La guerre finie, il se fixait enfin à son foyer, n'ayant plus qu'un désir : faire oublier par son dévouement et sa tendresse les tristesses passées.

## CHAPITRE VIII

### LA DERNIÈRE MALADIE ET LA MORT

Jusqu'en septembre 1913, malgré sa santé délicate, Louis n'avait pas donné d'inquiétude. A cette époque, il commença à décliner ; la marche lui devint pénible ; il était vite à bout de forces, et plusieurs fois, au cours d'une promenade, on dut le porter.

Un repos absolu était indispensable. Mais comment le retenir à la maison lorsque la messe sonnait et que c'était à lui de la servir ? Comment l'empêcher d'aller à l'école ?

Au temps de Noël, il suivit tous les exercices de la mission donnée par deux Pères Jésuites. Un des Pères remarqua Louis et lui donna un nom qui devait rester : « *Louis*, dit-il, *c'est le petit enfant du bon Dieu.* » Quand il le voyait dans la rue, il s'arrêtait pour le bénir et l'entretenir. Il le bénissait aussi après sa messe, que Louis servait.

Cependant, la faiblesse augmentait. On fit comprendre à l'enfant qu'il était nécessaire de se reposer. Il accepta, en pleurant, la consigne du médecin : ne plus aller, jusqu'à nouvel ordre, en classe ni à l'église.

Il s'alitait définitivement vers les premiers jours de janvier 1914. Le sacrifice fut vaillamment accepté. « *Maman, j'accepte tout ce que le bon Dieu veut. Ne suis-je pas entre ses mains ? Rien ne nous arrive sans sa permission. Il est notre Maître, notre Père, que sa sainte volonté s'accomplisse !* »

Cependant les heures lui semblaient bien longues, celles de la nuit surtout, car il dormait très peu. Certains jours, il se sentait accablé : « *Maman, maman, ma croix est bien lourde ; je la sens peser sur mes épaules. Mais je sais que c'est Dieu qui m'en charge et j'accepte tout de sa main.* »

Un peu plus tard, songeant au Jugement qui approchait : « *Maman, je n'ai pas fait de péché mortel dans ma vie ; je m'examine bien et je n'en trouve pas. Mais je t'ai désobéi*

*quelquefois, j'ai été trop vif, j'ai taquiné Marguerite ; j'ai donné une fois ou deux des coups de pied et des coups de poing à mes petits camarades. Cela a dû faire de la peine au bon Dieu et à la Sainte Vierge. Ils me pardonneront bien, parce que chaque fois que je me suis confessé, je me suis excité à la contrition. Maintenant que je souffre, j'offre tout en expiation de mes péchés. N'est-ce pas, maman, que le bon Dieu oubliera ces petits péchés ? Il a bien pardonné au bon larron ; il me pardonnera à moi qui ai moins fait de péchés. »*

Il revenait souvent sur cette pensée d'expiation.

*« Mon cher enfant, lui disait sa mère, tu offres au bon Dieu tes peines et tes souffrances ?*

*- Oh ! oui, je les offre en union avec celles que Notre-Seigneur a endurées pour moi dans sa passion. »*

A la Sainte Vierge il répète ses invocations préférées : *« O Marie, conçue sans péché... Notre-Dame d'Ay... Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. »* Un jour vient enfin où la faiblesse l'empêche de prier à haute voix : *« Je ne puis pas faire beaucoup de prières, maman, mais j'offre mes souffrances au bon Dieu en expiation de mes péchés. »* Il tenait constamment son chapelet à la main droite et baisait souvent son scapulaire.

Les derniers jours, la mère récite seule les prières et Louis répond de son mieux. Mais bientôt il lui devient impossible de répondre. Le mouvement des lèvres indique seul qu'il continue à s'unir de cœur aux prières récitées auprès de lui.

Pour ne pas être distrait dans ses prières et sa préparation à la mort, il ne veut dans sa chambre que sa maman. Marguerite elle-même se tient à l'extrémité de l'escalier, derrière la porte, et, là, répond à voix basse aux prières de sa mère.

Monsieur le Curé fait aussi au malade de fréquentes visites. Un jour il propose les derniers sacrements.

*« Mon cher enfant, ne voudrais-tu pas recevoir la Sainte Communion et l'Extrême-Onction ?*

*- Oh ! si, Monsieur le Curé.*

*- Alors je vais entendre ta confession.*

- *Me confesser ? Mais, Monsieur le Curé, je n'ai pas fait de péché depuis ma confession. »*

Néanmoins la famille se retire et Louis fait sa dernière confession. En descendant de la chambre, Monsieur le Curé murmure : « *Pauvre petit ange, pauvre petit ange ! »*

« *Quelle idée Monsieur le Curé a-t-il eue de me confesser !* dit Louis un instant après. *Je n'ai pas fait de péchés, je vous assure. Tu le sais bien toi, maman, puisque je n'ai rien de caché pour toi. »*

Il reçut le Viatique avec une ferveur souriante. L'action de grâces fut très longue. On l'entendait faire à Dieu le sacrifice de sa vie et demander pour ses parents la résignation.

Les prières achevées, il appela sa mère : « *Maman, je vais te dire une chose qui t'étonnera, mais qui est pourtant bien vraie, car je vais mourir. Quand Monsieur le Curé m'a présenté la Sainte Hostie, j'y ai vu un beau raisin blanc, presque transparent. Si tu avais vu comme il était beau ! Il me semble que le bon Dieu m'a montré cela pour me dédommager de ce que je n'aurai pas le plaisir de dire un jour la messe. »*

Au moment de l'Extrême-Onction, il répondit à toutes les prières et se prêta aux onctions avec une joie paisible. Quand Monsieur le Curé lui dit : « *Allons, cher enfant, présente tes mains* », Louis les plaça l'une à côté de l'autre et demanda : « *C'est bien comme cela, n'est-ce pas, Monsieur le Curé ? »*

Les sacrements reçus, il demeura tout transfiguré et ne parla plus que du Ciel. Son regard, son visage rayonnaient de joie surnaturelle. La fatigue semblait s'être évanouie.

« *Que je suis content maintenant,* répétait-il à sa mère. *Le bon Dieu peut venir me chercher, je suis prêt ; la mort ne me fait pas peur... Aucun enfant de Saint-Alban n'a reçu autant de sacrements que moi. Si je guéris et qu'on me demande au catéchisme combien j'en ai reçu, je pourrai répondre quatre. »*

On lui avait dit que l'Extrême-Onction pouvait le guérir. Quand il l'eut reçue : « *Peut-être que si je guérissais, je me*

*damnerais plus tard ; aujourd'hui je crois bien que j'irai au Ciel, n'est-ce pas, maman ? Il vaut mieux que je m'en aille. »*

Parfois, cependant, il se reprenait à désirer la vie : *« Maman, si je pouvais être prêtre un jour ! La Sainte Vierge peut bien me guérir. Donne-moi un peu d'eau de Lourdes ou d'eau de la fontaine de Saint-Roch. J'aime beaucoup saint Roch. Je ne connais aucune prière en son honneur, mais je lui dis souvent au fond du cœur : « Saint Roch, guérissez-moi. » Et il ajoutait : « J'aime tous les saints, même saint Longin, parce qu'il s'est repenti d'avoir percé le cœur de Notre-Seigneur. »*

L'espoir fut de courte durée. L'anémie progressait toujours. Louis ne se fit plus d'illusion.

*« Je le sens bien, maman, je m'en vais vers le bon Dieu. Non, non, je ne crains pas la mort, le bon Dieu est si bon ! Il a pardonné au bon larron ; il aura pitié de moi, n'est-ce pas, maman ? Je lui demande pardon, et puis j'offre mes souffrances en expiation et en union avec les souffrances de Notre-Seigneur. »*

La douleur de ses parents l'attristait plus que ses propres souffrances ; il évitait de leur parler de sa mort qu'il sentait prochaine, mais il en parlait volontiers aux étrangers : *« Pour les enfants, disait-il à un visiteur, c'est une grande grâce d'aller vers le bon Dieu tout jeunes, avant de l'avoir offensé gravement, mais ce sont ceux qui restent qui sont à plaindre. Pauvre maman ! mon départ va lui faire tant de peine ! Pourtant il vaut mieux que ce soient les enfants qui s'en aillent les premiers. Que feraient-ils si les parents leur manquaient ? »*

Au commencement de février, avec les grands froids, les souffrances devinrent plus vives. Il lui était impossible de trouver une position supportable et de goûter un seul instant de sommeil. Sa mère ne le quittait plus. *« Pauvre maman, répétait-il, que tu es bonne pour moi et combien je te suis reconnaissant ! Si le bon Dieu me rend la santé, comme je te soignerai plus tard ! »* Il préférait souffrir que la fatiguer inutilement. Quand la douleur devenait plus vive, il s'excusait d'être contraint de l'appeler : *« Pauvre maman, comme je te fais souffrir. Fais bien attention de*

*ne pas prendre froid. Mets ma pèlerine sur tes épaules, tu auras plus chaud. Repose-toi un peu maintenant ; je ne t'appellerai pas de sitôt, lors même que je souffrirais beaucoup. »*

Par délicatesse de conscience, il ne voulut jamais que sa mère pour lui donner les soins que réclamait son état. « *Rien que toi, maman, rien que toi, et pas d'autres. »*

Il ne supportait pas de voir ses parents manquer aux offices du dimanche pour le soigner. Sa mère, le voyant très mal, voulut rester auprès de lui pendant la grand'messe. Il trouva la force de plaisanter : « *Ah ! bien oui, Madame ; il ne manquerait plus que cela. On me soignera bien pendant ton absence, et je serai encore vivant lorsque tu reviendras. »*

Malgré la souffrance, la joie intérieure ne s'éloignait guère. Monsieur le Curé lui dit un jour :

*« Allons, Louis, tu vas te lever bientôt !*

*- Mais je l'espère bien, Monsieur le Curé.*

*- Quand tu seras guéri, tu viendras me voir ?*

*- Oh ! certainement, Monsieur le Curé ; mais ma première visite sera pour le bon Dieu. »*

Une visiteuse l'interroge :

*« Louis, cela ne te ferait rien de mourir ?*

*- Mais non, mourir, c'est aller vers Dieu, qui est notre père et notre meilleur ami. Pourquoi la mort m'effraierait-elle ? »*

Trois ou quatre jours avant sa mort, il demanda les gants blancs qu'on lui a achetés pour sa première communion. Il les prend et ne les quitte plus.

*« Louis, interroge Monsieur le Curé, que veux-tu faire de ces gants blancs ?*

*- C'est pour me présenter au bon Dieu ; je veux les garder jusqu'à ma mort. »*

La journée du 4 février fut très pénible ; la respiration devenait plus difficile, le malade ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine. Se rendant compte que l'heure approchait, il fit appeler l'enfant de chœur qui accompagnait Monsieur le Curé le jour de l'Extrême-Onction. Comme le petit fondait en larmes, le malade lui tendit la

main et lui fit ses adieux, puis se tournant vers sa mère : « *Maman tu lui donneras une image en souvenir de notre amitié.* » A tous les enfants qui vinrent le voir, il fit les mêmes adieux.

La nuit fut très douloureuse. De bon matin, le malade appela : « *Maman, je vais faire aujourd'hui le grand voyage. Je ne dormirai pas ici la nuit prochaine, mais là-haut, chez saint Roch. Il faudra que je me lève pendant la journée. Je voudrais être debout quand le bon Dieu viendra, mais je t'avertirai quand le moment sera venu.* »

Dans la matinée, il demanda :

« *Quelle heure est-il ?*

- *Neuf heures.*

- *C'est trop tôt.* »

Il fit ses adieux à Monsieur le Curé :

« *Mon cher enfant, dit le bon prêtre, lorsque tu seras là-haut, vers le bon Dieu, tu lui recommanderas ton vieux curé, n'est-ce pas ?*

- *Oh ! oui, Monsieur le Curé ; je vous le promets.*

- *Tu lui demanderas aussi une bénédiction spéciale pour la paroisse de Saint-Alban.*

- *Si le bon Dieu me reçoit dans son paradis, je n'oublierai pas la paroisse, je vous le promets, Monsieur le Curé.* »

A midi, il appelle sa mère :

« *Maman, tu sais que je dois dormir chez le bon Dieu aujourd'hui ; je voudrais bien m'habiller avec mes habits de première communion et me lever.*

- *Mais, mon pauvre enfant, tu es trop faible, tu es incapable de te soutenir.* »

Sur ses instances réitérées, on lui mit ses vêtements ; mais quand, avec d'infinies précautions, on l'eut descendu de son lit, il lui fut impossible de se tenir debout et de faire un pas : « *Maman, dit-il tristement, je n'ai plus de force ; remets-moi dans mon lit.* »

Bientôt apparurent les signes précurseurs de la mort. Toute visite le fatiguait. Cependant, son maître de classe s'étant présenté pour lui dire adieu :

« *Tu veux bien qu'il vienne celui-là ? demanda la mère.*

- *Oh ! oui* », répondit-il avec un sourire.

Le maître lui suggéra quelques bonnes pensées, l'exhorta à souffrir en union avec Jésus-Christ. L'enfant fixait sur lui un regard muet où on sentait le désir d'exprimer à son maître sa reconnaissance et son affection. Enfin, il tendit sa petite main en disant en patois : « *Mimi (embrassez-moi)* ». Le maître embrassa son élève et tous deux fondirent en larmes.

On avait allumé le cierge de l'agonie près du chevet, Louis s'en aperçut : « *Maman, mets le cierge bien en face de moi afin que je puisse le voir.* » On apporta une petite table où on plaça le cierge à côté du crucifix qui avait accueilli le dernier soupir des grands parents. En voyant ce crucifix, Louis se souleva, fit signe de l'approcher, le baisa aux mains, aux pieds et au côté. Il baisa ensuite son chapelet et la médaille miraculeuse, puis demanda qu'on plaçât encore sur la table sa chère statue de la Sainte Vierge, le Christ de sa chapelle, ses images, son chapelet, la photographie de l'oncle religieux. Comme ses regards se fixaient sur celle-ci, la mère demanda :

« *Que regardes-tu, Louis ?*

- *Je regarde mon oncle religieux.*

- *Il reviendra peut-être bientôt d'exil, continua la mère, et nous serons si heureux de le revoir !*

- *Oh ! maman, je le verrai bien avant toi.* »

Comme toute la famille éclatait en sanglots : « *Ne pleurez pas, je vous en prie, vous me brisez le cœur.* »

Puis il répéta une fois encore : « *La mort ne me fait pas peur, car je vais vers le bon Dieu ; une chose me fait de la peine : j'aurais tant voulu mourir après avoir dit une messe.* »

« *Mon cher Louis, dit la mère, si tu nous quittes, tu viendras bien nous faire connaître que le bon Dieu t'a reçu dans son paradis.*

- *Oui, maman, je te le promets, si le bon Dieu veut me le permettre.* »

Le cher enfant devait tenir sa promesse.

Le soir, la respiration devint haletante : « *Maman, je voudrais un peu d'eau de Lourdes.* » Il ne put en avaler une seule goutte : « *Maman, je ne puis plus boire ; c'est fini, je m'en vais vers le bon Dieu.* »

La mère prit alors l'enfant dans ses bras et, à travers ses larmes, lui suggéra encore quelques oraisons jaculatoires : « *Oh ! maman, maman, que je suis fatigué ! Mais comme je vais bien dormir maintenant chez le bon Dieu...* »

Monsieur le Curé vint pour une dernière absolution : « *Adieu, mon cher enfant, je vais à l'église prier pour toi.* » Le malade inclina la tête pour remercier.

Toute la famille était réunie. Il les regarda tous affectueusement une dernière fois, puis se tournant vers sa mère : « *Maman, maman, ne pleure pas ; tu n'es pas raisonnable. Je vais voir le bon Dieu.* » Il parla jusqu'à son agonie, qui dura dix minutes. Enfin son regard se fixa sur sa mère, puis s'immobilisa sur la Sainte Vierge, tandis qu'un sourire venait à ses lèvres et transfigurait son visage amaigri. Il poussa un léger soupir. Le dernier. Louis était parti, en gants blancs, vers le bon Dieu, en souriant à Notre-Dame des Lis. Il avait neuf ans et trois mois.

\*

\* \*

On lui laissa ses gants et on le revêtit de son costume de premier communiant. Tous les petits amis de l'école vinrent s'agenouiller auprès du lit où il reposait, transfiguré et souriant. On les entendait répéter : « *Louis, prie pour nous ; Louis, protège-nous.* »

A l'église, avant la prière du soir, Monsieur le Curé annonça, au milieu des larmes de tous, la mort du « *petit enfant du bon Dieu.* »

« *L'école libre, dit-il, perd en lui son meilleur élève.* » Au sortir de l'église ce fut dans la foule un panégyrique spontané et universel : « *C'est un petit ange, un petit saint qui nous a quittés.* »

*Comme il doit être heureux maintenant d'avoir été si sage ! En voilà un qui pensait au salut de son âme ! Il est allé tout droit en paradis. »*

La sépulture, très simple, impressionna par l'attitude recueillie et par les larmes des élèves des deux écoles libres qui accompagnaient le cercueil. Quatre d'entre eux portaient le corps de leur petit ami. Pendant plusieurs mois, la tombe fut couverte de fleurs. On remarqua tout de suite qu'elles mettaient de longs jours à se flétrir. « *Cette tombe ressemble à un reposoir* », disaient les bonnes gens.

Au lendemain de la sépulture, les enfants se cotisèrent pour faire célébrer une messe « *en l'honneur de Louis.* »

Le dimanche suivant, aux deux messes, Monsieur le Curé prenait pour thème de son prône la mort du « *petit enfant du bon Dieu* ». « *Cette semaine, dit-il, nous avons conduit un ange à sa dernière demeure. C'était notre meilleur élève. Au ciel, il sera l'intercesseur de la paroisse, le protecteur de nos écoles. Il a quitté ce monde en des sentiments d'une piété admirable. Je souhaite bien vivement, moi, prêtre, faire une mort semblable.* »

Quelques mois plus tard, à l'occasion de la Fête-Dieu, la bannière de l'école représentant saint Louis de Gonzague ayant été déployée dans la cour, les enfants s'écrièrent spontanément en appelant leur maître : « *Monsieur, Monsieur, regardez Louis Manoha sur la bannière ! Voyez, c'est lui !* »

Sa dépouille repose dans le cimetière de Saint-Alban. Sur la tombe on a semé, selon son désir, des fleurs blanches, rien que des fleurs blanches : lis blancs, œillets blancs, chrysanthèmes blancs, roses blanches. « *Maman, quand je serai mort, je ne veux que des fleurs blanches sur ma tombe, car c'est la couleur de la Sainte Vierge.* »

« *Dès la première année, ce fut une extraordinaire profusion de pétales blancs, alors que d'autres tombes où les fleurs avaient été semées à la même époque ou une année avant, demeuraient presque dénudées. On venait voir cette tombe toute blanche et toujours fleurie.* »

\*

\* \*

Notre-Dame des Lis s'est souvenue des fleurs qu'il lui offrait... et elle a voulu que sa tombe, à son tour, fleurisse comme un lis.

Je viens de m'agenouiller devant cette petite tombe où des mains pieuses ont continué, après le départ des parents, à semer des fleurs.

Voici des bouquets de jasmins et de roses parmi les bordures de rosiers, d'œillets et de chrysanthèmes.

Un jour viendra, peut-être, où des foules se mettront ici à genoux comme moi, pour louer Dieu qui se plaît à faire de grandes choses en l'âme des petits.

Lalouvesc, Notre-Dame-d'Ay, août 1920

## ÉPILOGUE

Après la mort de Louis ce fut un cri unanime dans le milieu où il avait vécu : « *Nous avons perdu un petit saint.* »

De plusieurs côtés un vœu était exprimé à la mère : « *Il ne faut pas laisser perdre les exemples de cet enfant privilégié* ». L'oncle religieux reçut de la part des anciens maîtres de Louis l'invitation réitérée de noter, avec ses propres souvenirs, ceux des témoins de cette courte vie. Il se mit à l'œuvre. J'ai résumé son témoignage. Je le résume encore à propos d'un petit fait qui n'étonnera nul de ceux qui croient au dogme de la Communion des Saints et qui savent que les élus continuent à s'intéresser à ceux qu'ils aimèrent ici-bas.

« *J'arrivai chez ma sœur, écrit le Frère P. G...., le 9 juillet 1914, revenant d'Amérique, et je couchai dans le lit où Louis était mort six mois auparavant.*

« *Pendant la nuit, j'entendis un léger battement régulier, pareil au battement amplifié d'un cœur humain. Je voulus attribuer ce bruit à ma montre. Le lendemain, le surlendemain, j'arrêtai ma montre. Le même battement se fit entendre ; c'était un peu comme si trois ou quatre cœurs avaient battu très fort à l'unisson. - Je n'emploie cette comparaison que faute d'une meilleure. Nul bruit, nul phénomène naturel ne donne une idée tout à fait exacte de ce que nous entendions tous. C'était parfois comme le bruissement soyeux et doux des ailes d'un oiseau.* »

« *N'entendez-vous rien dans la nuit ?* » questionna ma sœur le lendemain. Et sur ma réponse affirmative : « *Ce bruit a commencé le jour où vous avez quitté Montréal pour revenir en France. Nous avons demandé à Louis de nous faire connaître que le bon Dieu l'avait reçu dans son Paradis. Il l'avait promis.* »

« *Le battement continuait pendant le jour dès que nous restions quelques instants dans la chambre. Il semblait venir du*

*portrait de Louis fixé au mur entre les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.*

*« Pour bien nous rendre compte que ce bruit n'avait aucune origine naturelle, nous enlevâmes tous les tableaux. Le battement se fixa alors au-dessus du lit pour revenir entre les deux Sacrés-Cœurs quand nous eûmes remis les tableaux en place. »*

*« Quelques jours après, le bruit se faisait entendre dans la chapelle de Louis où se trouvaient sa statue de la Sainte Vierge et d'autres statuettes. Il continua pendant les mois de juillet et d'août 1914, parfois à un seul des deux endroits, parfois aux deux à la fois.*

*« Nous remarquâmes très vite que le battement se produisait, ou augmentait d'intensité, chaque fois qu'un événement heureux pour la France ou la famille se préparait. Il était comme le thermomètre de nos bonheurs et des bénédictions de la Providence.*

*« Vers le 6 septembre - nous ignorions alors qu'une bataille décisive se livrait sur la Marne - le battement augmenta, mais nous ne l'entendions plus qu'à la chapelle.*

*« Au lendemain de la Marne, dès le 9 septembre, il s'apaisa peu à peu. Je fus mobilisé. Vers la Toussaint, ma sœur m'écrivit qu'on n'entendait presque plus rien. Fin novembre c'était fini. Jusqu'au mois d'août 1917 le battement se fit entendre à intervalles irréguliers, annonçant toujours quelque événement providentiel.*

*« Marguerite fut la dernière à l'entendre. Au mois d'août 1917, étant à la campagne, elle entendit le bruit familier, le soir, comme elle allait dormir. Ce fut pour elle une grande joie. Dès le lendemain matin elle écrivit à sa mère qu'il fallait attendre une bonne nouvelle pour la journée. La bonne nouvelle ce fut une lettre du père annonçant son retour, ce retour prédit par Louis.*

*« Ce bruit ne nous causa jamais nulle frayeur. Nous le considérions comme un message de notre protecteur. Quand un jour se passait sans qu'on l'entendît, on était dans la peine.*

\*

\* \*

*« Depuis la mort de Louis, sa protection n'a cessé de s'affirmer pour sa famille d'une manière sensible. Des difficultés en apparence insolubles se sont aplanies.*

*« Plusieurs de ceux qui le connurent et l'invoquent affirment lui devoir de grands bienfaits spirituels et temporels.*

*« Je lui ai souvent confié mes élèves avec une grande confiance et, chaque fois, j'ai constaté les effets évidents de sa protection. »*

P. G.